

LA REVUE DU CAIRE

ORGANE DE L'ASSOCIATION INTERNATIONALE DES ECRIVAINS
DE LANGUE FRANÇAISE
(Section d'Egypte)

DIRECTEUR : MOHAMMED ZULFICAR BEY

RAMON FERNANDEZ	Le démon allemand de la solitude	395
ANDRE SIEGFRIED	Contraste de deux continents . .	400
GASTON WIET	Le Sultan Baibars	411
YVETTE HABIB	Nécropole d'oiseaux	434
GEORGES DUMANI	Jacques Chardonne	436
JEAN LE GUEVEL	Trois nocturnes égyptiens	445
LUCIENNE EPRON	L'art et le sentiment de la Na- ture dans les tombeaux de l'ancien Empire	448

— L'AIR DU MOIS —

Images anglaises par Andrée Laforge.

— LES EPHEMERIDES DE LA GUERRE —

La tragédie Finlandaise. — Prologue à la guerre. —
Les débuts de la guerre. — Scrupules scandinaves.

— LES LIVRES —

Maurice de Guérin, précurseur de Rimbaud par Georges Cattai.
— Robert de Traz : « La Famille Bronte » par Josée Sekaly.
— Edip. : « De qui s'agit-il ? », par ***

LIBRAIRIE HACHETTE

CAPITAL 110 MILLIONS DE FRANCS

Le plus grand choix de volumes,
revues et journaux français
et en toutes autres langues



Dépositaires des ouvrages

LAROUSSE



Succursales ou Dépositaires
dans toutes les principales
villes du Proche-Orient

La Revue du Caire

LE DEMON ALLEMAND DE LA SOLITUDE

Les peuples slaves, dans la nuit des temps, donnaient à leurs voisins les Germains le nom de *Niemtsi*, ce qui signifiait : « ceux qu'on ne peut pas comprendre ». On pourrait peut-être conserver ce nom aux Allemands d'aujourd'hui. Non pas en ce qui touche à leur langue, accessible à tous quoique remplie de pièges et de difficultés, mais en ce qui concerne leur esprit. Car il faut bien reconnaître, sans aucune intention ni déformation polémique, que l'esprit allemand ne s'est guère adapté, pour la méthode du jugement, à l'esprit universel. Ou plutôt, il s'en désadapte volontairement.

On a pu croire le contraire. On a pu croire et dire que le peuple allemand avait été la victime, entre 1914 et 1918, d'un corps de hobereaux conduits par un empereur nerveux ; mais comment le croire encore aujourd'hui, quand on voit un peintre en bâtiments, entouré d'un lot d'hommes sans passé, renchérir sur les Hohenzollern et les Chevaliers Teutoniques ? Il n'est d'ailleurs pas besoin de faire état de la guerre actuelle, ni des sentiments qu'elle éveille en nous : un voyage attentif en Allemagne suffisait dans n'importe quelle année de-

puis 1919. J'ai fait moi-même, durant mes déplacements là-bas, toujours la même observation. Je rencontrais des gens courtois, serviables, gais, probes dans leur travail, et doués d'une admirable qualité, qui est de traiter ce qu'on fait méticuleusement et à fond. Certains étaient sensibles, finement informés, délicats dans leur appréciation des lettres et des arts. Mais quand ils se mettaient à « penser », les choses se gâtaient.

Elles se gâtaient sérieusement. Je n'entends pas, par « penser », s'aventurer dans les derniers méandres d'une spéculation abstraite, ce qui pourrait justifier quelque obscurité ou quelque incompréhension chez l'interlocuteur : par penser j'entends, lorsqu'on discute de questions générales, observer deux précautions, à savoir s'aviser d'abord qu'on ne perd pas contact avec les faits, et veiller ensuite à ce que les idées que l'on déduit à partir de ces faits présentent une certaine cohérence. Ces entretiens n'offrent naturellement aucune sorte de rigueur ; on n'y échange d'ordinaire que des hypothèses et des suggestions ; on n'y ménage pas les paradoxes et les sophismes ; mais tout cela y apparaît clairement et y est reconnu comme tel. Les hypothèses y font figure d'hypothèses, les suggestions de suggestions ; et même si le sophiste se défend de raisonner, il porte son sophisme aussi visiblement qu'un uniforme. C'est qu'une commune méthode a été adoptée, et que même si l'on manque d'observer les deux précautions requises on en respecte l'apparence, on les tient pour nécessaires, au moins pour la forme, on croit en elles avec une mauvaise conscience. Dans le monde occidental, un sophiste est un pécheur.

Aucun sentiment semblable chez un grand nombre des Allemands avec lesquels je me suis entretenu. Ils n'observaient volontiers ni le rapport des idées aux faits, ni l'enchaînement des idées. Tantôt, quand le fait les gênait, ils le supprimaient simplement. Le plus souvent, *ils transformaient le fait en idée*. En voici un exemple. Dans un ouvrage paru avant la victoire de Hitler, un jeune auteur (d'ailleurs fort intelligent) soutient que non seulement l'Allemagne, en 1918, n'a pas perdu la guerre, mais qu'elle a donné au monde, en suspendant les hostilités *un exemple de civilisation et d'humanité !* Observez le mécanisme de cette proposition. Le fait, c'est

la défaite allemande, contre lequel il semblait qu'on ne put rien. Mais point du tout : il suffit de substituer à ce fait fâcheux une interprétation qui le nie, et qui console le vaincu en l'exaltant. Le fait disparaît derrière l'interprétation, ou plutôt se fond en elle.

Si l'on veut rencontrer un équivalent de ce penchant collectif, il faut relire Jean-Jacques Rousseau. Rappelez-vous l'inépuisable épisode de la servante Marion, que Rousseau accuse du vol d'un « ruban » que lui-même avait été dérobé : « Jamais la méchanceté ne fut plus loin de moi qu'en ce cruel moment ; et lorsque je chargeai la malheureuse fille, il est bizarre mais il est vrai, *que mon amitié pour elle en fut la cause*. Elle était présente à ma pensée (il voulait lui donner le ruban volé) ; je m'excusai sur le premier *objet* qui s'offrit à ma vue ».

Notre propagande, qui sera toujours notre propagande, nous a déformé par trop de raccourcis le discours de Hitler du 6 Octobre dernier.

De toutes les harangues qui se croisaient sur les longueurs d'ondes, la sienne fut assurément la plus pathétique, la plus serrée, la seule qui révélât en profondeur la tragédie d'un homme et d'un destin national. Je suis persuadé, après avoir pu en lire, non sans peine, le texte in extenso, que Hitler y a mis au point, distribué, équilibré et nuancé sa pensée après une intense concentration d'esprit, et que son entendement était tendu à se rompre. Or, rien ne ressemble plus à ce discours, *mutatis mutandis*, qu'un plaidoyer de Jean-Jacques Rousseau.

Hitler de même prend la parole après un événement que le monde réprouve et dont il est ouvertement responsable : l'envahissement et la destruction de la Pologne. La première partie de son discours est la justification de cet événement. Le gros de cette justification est une critique de l'état social, militaire, économique de la Pologne.

Pour un peu, pour très peu, l'Allemagne aura rendu un fier service à la Pologne en y portant le fer et le feu. Le Chancelier du Reich ne s'est pas rendu compte que ce que le monde attendait de lui, ce n'était pas des considérations sur l'état arriéré de sa victime, mais des déclarations précises sur la partie de l'événement qui re-

levait, non de la situation polonaise, mais de sa propre responsabilité.

Il y a plus. Vers la fin du discours, Hitler indique un étonnement que bientôt il souligne. Il est surpris que la Grande-Bretagne et la France s'entêtent à vouloir lui faire la guerre ! Voici le texte :

« Aujourd'hui, tout au plus peut-on déplorer que des gens, qui pour leur soif de sang n'ont jamais assez vu la guerre, ne se trouvent pas là où la guerre se fait réellement, et que, dans le passé non plus, ils ne se soient pas trouvés là où pleuvaient les balles. Je comprends parfaitement qu'il y ait des personnes intéressées qui ont plus à gagner dans la guerre que dans la paix ; et je comprends en outre que, pour une certaine sous-espèce de journalistes internationaux, il soit plus intéressant de faire des compte-rendus sur la guerre que sur des pourparlers, ou par Dieu sur les œuvres culturelles d'une paix qu'ils n'apprécient ni ne comprennent.

« Mais il est enfin très clair qu'un certain capitalisme et un certain journalisme judaïco-international ne respectent nullement le sentiment des peuples dont ils prétendent représenter les intérêts. Il s'agit là de gens qui voient dans la provocation et l'incendie le plus grand succès de leur existence ».

Vous avez bien lu : les gens qui provoquent à l'incendie, ce sont les capitalistes et les journalistes juifs ; les gens qui veulent faire la guerre, ce sont les démocraties occidentales. Pourtant, n'est-ce pas Hitler qui a déclenché la guerre, allumé l'incendie ? Sans doute, mais songez au ruban de Rousseau. C'est Rousseau qui avait volé le ruban : il accuse Marion du vol. Rousseau, écrivain, illustre Hitler, homme d'Etat allemand, et tout cela revient à dire que les actes commis *matériellement* par le Chancelier du Reich, ce sont les autres qui en ont la responsabilité *morale*. Donc, il ne les pas commis, à proprement parler ; il est l'agent innocent de la volonté mauvaise des *autres* ; il représente la fatalité du péché des *autres*.

D'où le besoin de conquête chez un peuple, de révolte chez un individu ainsi animé. La conquête, la révolte sont des mouvements orientés du présent vers le futur ; les seuls dont la nature, la capacité d'illusion, le tonus

vital, la puissance d'excitation cérébrale et le défi moral permettent en quelque manière de modifier le passé en métamorphosant les suites. Conquête et révolte ont ceci de commun qu'elles autorisent, si elles réussissent, à modeler le passé à coups de décrets ; ce qui entraîne cette conséquence singulière qu'afin de régner sur le passé il faut ratiboiser le présent.

C'est une inspiration fréquente du démon de la solitude.

RAMON FERNANDEZ.

CONTRASTE DE DEUX CONTINENTS

Nous vivons dans un âge de nationalisme intense, et cependant c'est de plus en plus sous l'aspect continental que se posent et se présentent les problèmes de notre temps. Nous savons trop qu'il y a des problèmes français, anglais, allemands ou russes ; mais, plus encore et de plus en plus, il y a désormais des problèmes européens, américains, africains ou asiatiques. Etudions aujourd'hui la position du continent Europe en présence du continent Amérique : deux parties du monde, deux civilisations.

Mais, demandera-t-on, êtes-vous sûr qu'il existe une Europe ? Quand je suis en Europe, j'avoue qu'il m'arrive quelquefois de me le demander : les arbres, selon la formule connue, m'empêchent de voir la forêt ; je ne vois que ce qui divise et non pas ce qui unit. Par contre, si je traverse l'Atlantique, le point de vue change : l'Europe, vue de loin, m'apparaît comme une unité de civilisation ; il y a une Europe, il y a indéniablement une civilisation européenne et je me sens, même aujourd'hui, un citoyen européen. Dans le même esprit, je peux dire que pour moi il existe une Amérique. Le Nouveau Monde constitue un continent à part, ayant sa personnalité, sa couleur propre, sa civilisation aussi qui est distincte de la nôtre. On sait que la race blanche s'est étendue au delà de l'Océan Atlantique. A l'heure où nous sommes, européens et américains constituent les deux sections essentielles de la race blanche, les deux piliers indispensables de notre civilisation.

De là un problème qui domine l'avenir, le destin de l'humanité tout entière. Ce destin de notre civilisation se réalisera-t-il par une coopération entre l'Europe occidentale et les Etats-Unis ou bien au contraire par une association de l'Europe avec l'Asie ? En un mot l'Europe s'opposera-t-elle à l'Amérique, au lieu de former avec elle une unité groupée autour de l'Atlantique pris comme centre ? Voilà le sens profond de la question.

I. — L'EUROPE

La civilisation européenne résulte d'une triple conception de la connaissance, de l'homme, de l'invention industrielle. Notre conception de la connaissance ou si l'on veut de la science ou de la philosophie, nous vient des Grecs qui, les premiers, ont fait un usage logique et en quelque sorte laïcisé de l'intelligence ; par eux cette conception s'est étendue à tout l'Orient hellénique puis à l'Occident tout entier. Notre conception de l'homme considéré comme individu pensant nous vient également des Grecs, mais le christianisme l'a transposée dans le domaine spirituel, et le 18e. siècle l'a transposée encore une fois sur le terrain politique, de telle sorte que toujours, lorsqu'il s'agit de la civilisation européenne, nous retrouverons l'individu. Quant à notre notion de la production industrielle, elle nous vient, sans doute, à travers les siècles, de ce génie d'invention qui a été commun à tous les hommes, depuis les temps infiniment lointains du paléolithique ; mais elle a été entièrement renouvelée au 18e. siècle par l'utilisation que l'Europe a su faire des forces naturelles mises à son service par la machine. A ce moment, de singulière portée, s'est ouvert, je le crois, non pas une période historique nouvelle mais quelque chose de bien autrement important, un âge nouveau de l'humanité. On parle de l'âge de fer, de l'âge du bronze, de l'âge de la pierre polie ou de la pierre taillée. Je ne sais pas le nom de l'âge nouveau. Même si on devait l'appeler « l'âge américain », son origine est en Europe. De ce fait l'humanité, comme l'a dit M. Paul Valéry, s'est engagée dans une grande aventure, dont l'Europe a été l'initiatrice mais dont nous ne connaissons pas la fin.

L'esprit et l'inspiration de la civilisation européenne nous apparaissent ainsi comme la combinaison paradoxale, au fond contradictoire, d'un esprit d'initiative, d'innovation, de création, et d'un esprit critique qui pèse, mesure, discute et au fond nie. Il y a là une magnifique confiance dans l'homme, la conviction qu'il peut et doit faire lui-même sa propre destinée, un refus de se soumettre à la fatalité. « Aide-toi le Ciel t'aidera », sans les dieux et au besoin contre les dieux, voilà ce qui est au fond de l'initiative de la race blanche et du vieux continent. Avouons-le, cet esprit est un esprit de révolte, individualiste, non conformiste, rebelle à l'obéissance, un esprit de maître. L'Europe est seule de tous les continents (et je n'oublie pas le nouveau monde) à être ainsi.

Si l'Europe cherchait des patrons symboliques dont la personnalité exprimerait sa volonté et son destin, elle ne pourrait, me semble-t-il, en trouver de plus représentatif que le demi-dieu Prométhée, champion de l'indépendance humaine, initiateur du feu, patron de la grande industrie moderne. Les dieux l'avaient puni de son audace créatrice et de sa liberté d'allure. Au fond de son Caucase, le foie rongé par le légendaire vautour, c'était bien un Européen.

Le vieux continent a donc réalisé une civilisation qui lui est propre. N'ignorons pas cependant que cette civilisation est l'œuvre d'une race, la race blanche, mais qu'elle n'a pu s'exprimer que dans un milieu géographique spécial, qui en est la condition même, celui d'un continent à mesure humaine. Oui, la civilisation européenne est incontestablement l'œuvre de la race blanche ; elle s'est répandue sur le monde en même temps que celle-ci. Aujourd'hui tout une partie de l'humanité blanche est extérieure à l'Europe, mais à l'origine les blancs sont partis de l'Asie occidentale et du continent européen. Continent à mesure humaine avons-nous dit, et cela est essentiel. En Europe la nature n'est jamais ni écrasante ni excessive ; l'homme l'adapte et il s'y adapte en la conquérant. M. Paul Valéry a pu écrire : « La parole de Protagoras, que l'homme est la mesure des choses, est une parole caractéristique, essentiellement méditerranéenne ». M. Valéry eût pu aussi bien écrire : « Une parole essentiellement européenne ».

De là deux relations typique entre l'homme de chez

nous et la nature. Partout en Europe, la nature est domestiquée, humanisée, à vrai dire civilisée. L'homme, de ce fait, apprend à tenir compte des nécessités de la nature, c'est-à-dire de ses lois ; il apprend en même temps la valeur du temps, de son rythme, les nécessités de la durée. Ceci revient à dire que toujours l'homme du vieux continent se mesure. Quand ceci n'est plus vrai, quand l'homme perd ce sens de l'espace et du temps, on n'est plus en Europe. Il y a ainsi toute une partie du vieux continent, à l'est et au nord-est, qui politiquement en fait partie mais qui, géographiquement, n'appartient plus à l'atmosphère de sa civilisation. Le cœur de l'Europe, c'est l'Europe centrale et occidentale c'est également le bassin méditerranéen tout entier, d'où sont sorties les grandes idées essentielles de notre civilisation. M. Valéry, parlant de cette Méditerranée qui est sa patrie, l'a dit encore en termes magnifiques : « L'édification de la personnalité humaine, la génération d'un idéal du développement le plus complet ou le plus parfait de l'homme ont été ébauchées ou réalisées sur nos rivages. L'homme, mesure des choses ; l'homme, élément politique, membre de la cité ; l'homme, entité juridique définie par le droit ; l'homme égal à l'homme devant Dieu et considéré *sub specie aeternitatis*, ce sont là des créations presque entièrement méditerranéennes, dont on a pas besoin de rappeler les immenses effets. Qu'il s'agisse des lois naturelles ou des lois civiles, le type même de la loi a été précisé par des esprits méditerranéens ».

Ajoutons ici que l'Europe est un continent où la mémoire du passé compte. La civilisation, encore que constamment renouvelée par l'initiative, y est néanmoins fondée sur une tradition. Le mot d'Auguste Comte, que l'humanité se compose de plus de morts que de vivants, s'applique profondément à notre culture, qui s'apparente par là aux traditions les plus authentiques de l'Asie. Pour ne prendre que cet exemple, un Français de la côte méditerranéenne à deux mille ans derrière lui et il a conscience de ces deux mille ans. Il sait que, sur le sol où il vit, des civilisations magnifiques se sont superposées à la manière de couches géologiques, laissant chacune des traces que l'on peut retrouver même aujourd'hui. La richesse verticale de ce palimpseste est sans prix. La tradition asiatique est peut-être plus lointaine encore : il se

pourrait qu'elle eût trop d'années derrière elle. Avec trop de siècles, la proportion, condition même de la civilisation européenne, risque de faire défaut.

Les continents, les pays ont économiquement un âge. Ils sont jeunes quand ils possèdent plus de ressources naturelles encore non entamées que d'hommes ou de capitaux pour les mettre en valeur. La maturité, la vieillesse éventuellement surviennent quand la marge des possibilités naturelles se réduit, quand il y a plus d'hommes et de capitaux que de ressources ou de réserves naturelles susceptibles d'être mises en valeur. Les signes qui permettent de déterminer l'âge économique sont nombreux ; la densité de la population par kilomètre carré, l'excédent des femmes sur les hommes, le pourcentage des produits manufacturés dans l'exportation, le pourcentage des matières premières ou des produits alimentaires dans l'importation.

Quel est, dans ces conditions, l'âge de l'Europe ? Certainement pas celui de la jeunesse, probablement celui de la maturité. La population, en effet, est devenue trop dense pour se nourrir elle-même des produits du sol : il faut importer ; insuffisance des ressources naturelles, largement utilisées, nécessitant le recours à l'importation chronique des matières premières ; hypertrophie de l'équipement industriel nécessitant une exportation massive d'articles manufacturés. A quel âge se référer dès lors ? L'Europe est une dame, il serait discourtois d'insister. **Faisons observer, cependant, que les pays comme le docteur Faust, peuvent rajeunir et retrouver la jeunesse économique après la maturité.**

Des conséquences politiques et sociales d'immense portée résultent de ce qui précède. Dans ce pays évolué vers la maturité, il est devenu difficile de produire. La concurrence y est excessive. L'Europe est donc plus tentée de partager la richesse produite que de s'efforcer à en produire une nouvelle. L'effort du partage est moindre que celui de la production : c'est ici la loi de la moindre résistance.

Deux tentations surgissent de ce fait qui commandent tout le destin de l'Europe nouvelle. Il y a lutte pour le partage des territoires, qui sont en quantité insuffisante pour une population tendant à devenir excessive ; d'où nationalisme et conquêtes et notamment expansion co-

loniale, luttés, d'autre part, pour le partage de richesses, source de mouvements révolutionnaires dont la cause est trop évidente. Les révolutions consomment plus qu'elles ne produisent.

La destinée de l'Europe relève donc d'une loi de fer qui semble être sa raison d'être : c'est le règne de la rivalité, de l'émulation, de la lutte, de l'insécurité. C'est le malheur de l'Europe, mais c'est aussi sa grandeur, sans quoi elle ne serait pas elle-même.

II. — L'AMÉRIQUE

Le continent américain a sa personnalité propre non moins marquée que celle de l'Europe. Ce qui me frappe dans le nouveau monde et notamment aux Etats-Unis c'est la grandeur de la nature : les Etats-Unis ont 8.000.000 de kilomètres carrés ; tels Etats comme le Texas avec 689.000 kilomètres carrés sont plus grands que la France : il y a 5.000 kilomètres de New-York à San Francisco, 2.000 de la frontière canadienne au Golfe du Mexique. Mais ces mesures ne disent pas tout encore. Ce qu'il faut souligner c'est que toute la structure géographique est conçue sur un autre plan que chez nous : le Niagara, le cànion du Colorado, les plaines de l'Ouest, la chaîne des Andes, l'immensité plate des llanos sud-américains sont énormes. Cette grandeur apparente l'Amérique non pas à l'Europe mais à l'Asie ou à l'Afrique, au Thibet ou au Sahara. Par contraste avec l'Europe qui est articulée, l'Amérique est massive ; on retrouve en elle la Terre elle-même avec ses proportions d'éléments. Adieu Protagoras, qui disait que l'homme est la mesure des choses. La comparaison, ici, ne vaut plus. Au fond même, avouons le, la nature n'a pas été vaincue : on lutte avec elle plutôt qu'on ne s'y adapte ; on l'enlève d'assaut, mais elle est toujours prête à reprendre le terrain gagné sur elle.

De là résulte une nouvelle série de rapports entre elle et l'homme. Devant la forêt vierge du Brésil, devant l'énormité de l'Ande, l'être humain risque de se sentir découragé. Aux Etats-Unis la victoire de l'homme est réelle. Cependant l'Américain, ayant conquis la nature trop vite, la méconnaît ; il ne noue pas avec elle ces liens étroits

d'habitude et de collaboration qui donnent toute leur couleur à notre civilisation européenne : il n'y a pas aux Etats-Unis d'adaptation au sol, donc pas de paysan ; il n'y a pas d'adaptation au temps et les gens du nouveau monde croient qu'on peut changer le rythme des choses ; il n'y a pas de longues traditions : là où le méditerranéen vit sur un socle de deux ou trois mille ans, l'américain repose au maximum sur 5 siècles mais le plus souvent sur 300 ans, sur 100 ans, parfois sur 50.

Le caractère artificiel de cette civilisation éclate dans ces conditions, il s'agit d'une vie industrielle plus qu'agricole ou artisanale, d'une société qui ne possède ni paysans ni artisans en dehors des Indiens premiers possesseurs du sol, d'un pays où l'homme, à première vue, paraît s'être libéré de la géographie, mais où la géographie pourrait quelque jour reprendre ses droits.

Nous concluons que l'Amérique est jeune ; tous les signes statistiques concourent pour nous l'indiquer : la faible densité de la population par kilomètre carré, l'excédent des hommes sur les femmes, la nature du commerce extérieur (principalement dans l'Amérique du Sud) ; il y a plus de terres disponibles et de ressources naturelles qu'on n'a pu encore en mettre en valeur. Chacun, dans ces conditions, croit le succès individuel possible dans le cadre existant : c'est la carrière ouverte aux initiatives et à l'énergie.

Les conséquences sont frappantes. C'est d'abord que du fait de l'abondance illimitée des territoires à leur disposition, les Etats-Unis, par exemple, leur territoire une fois constitué, n'ont pas envie de l'accroître : la conquête territoriale ne les intéresse pas, ni davantage la conquête coloniale. Il s'ensuit un régime de paix qui domine, par exemple, les relations entre le Canada et les Etats-Unis, avec cette frontière de 5.000 kilomètres, souvent donnée en exemple, où ne se rencontrent ni un soldat ni un canon. Où est à cela le mérite américain ? Je ne sais trop. Ce résultat magnifique ne sort-il pas de la nature même des choses.

La conséquence dans la politique intérieure n'est pas moins frappante ni moins évidente. Dans ce continent encore jeune il est plus facile de produire que de partager ; on accepte les conditions sociales existantes parce qu'on croit pouvoir réussir. Dès lors il n'y a pas de révo-

lutionnaires ; la tradition est conservatrice, individualiste ; c'est que chacun est égal devant la chance. On peut se demander si cette situation va durer dès l'instant que les circonstances qui l'ont créée tendent à passer ; mais on sait qu'une psychologie survit longtemps aux conditions qui l'ont fait naître.

Notre conclusion sur l'Amérique sera qu'il s'agit sans doute d'un continent, mais surtout d'un âge qui est celui de la jeunesse.

III. — QUI L'EMPORTERA ?

L'Europe, au XIXe siècle, a été le leader industriel du monde. L'Amérique, au XXe siècle va-t-elle prendre ce rôle ? Cette rivalité, c'est au fond la lutte pour la direction mondiale, dont il faut se demander si l'Europe va la perdre, si l'Amérique (les Etats-Unis) va s'en saisir.

Cette question en implique une autre, celle d'une distinction éventuelle à faire entre la civilisation européenne et la civilisation occidentale. Il se peut que l'Europe perde son unité culturelle si les conceptions totalitaires doivent l'emporter. Les pays épris de liberté, j'entends les pays fidèles à la tradition européenne, devraient-ils alors se rabattre sur une civilisation non plus européenne à proprement parler, mais occidentale, dont l'Atlantique serait l'axe ? J'avoue ne pas renoncer, quant à moi, à l'unité de culture de l'Europe et je reste fidèle en ce qui me concerne à tout ce qui fait la base de la tradition européenne.

Si nous envisageons l'Europe et l'Amérique en tant que concurrentes dans le domaine de la production industrielle, nous distinguons un certain nombre de circonstances dans lesquelles les Etats-Unis l'emportent, mais un certain nombre d'autres où ils sont battus par l'Europe.

La production des Etats-Unis a le dessus quand jouent à plein ces trois facteurs de l'industrie moderne : la machine, la série et la masse. Pourquoi ces facteurs jouent-ils mieux là-bas qu'en Europe ? La nature y est plus jeune, ce qui revient à dire que les matières premières y sont plus facilement disponibles ; le cadre géo-

graphique y est plus large et plus simple, ce qui signifie que dans un immense espace sans frontières ni douanes, il se constitue une grande unité économique continentale où la série et la masse réalisent tous leurs effets. On se trouve enfin en présence d'un peuple unifié par l'assimilation comme une matière première préparée par une fusion, c'est-à-dire plus docile aux nécessités du machinisme et de la standardisation. A tous ces avantages, qui sont ceux de la jeunesse, vient s'ajouter la transplantation du génie européen, multiplié par l'optimisme et la confiance du nouveau continent, surexcité par une foi toute neuve dans la démocratie et la liberté. Voilà un résultat fort bon dont il ne faut méconnaître ni la grandeur ni l'idéalisme, en dépit même de son inspiration matérielle.

L'Europe, par contre, l'emporte sur l'Amérique quand la machine n'est pas utilisable, ce qui empêche la série et oblige de se rabattre sur l'emploi d'une main d'œuvre nombreuse. Elle l'emporte également quand il s'agit de fabrications de qualité nécessitant l'intervention humaine, c'est-à-dire l'utilisation de la main d'ouvrier, du cerveau de l'artiste ou du créateur ; dans cette production de qualité, la multiplication des modèles, et non pas leur réduction standardisée, devient la loi même de la production. On devine que dans les deux cas l'Amérique est handicapée et même disqualifiée parce que la main d'œuvre y est trop coûteuse. L'Europe fait mieux et moins cher grâce à ses salaires moindres, à la qualité de sa fabrication, à ses spécialités, à son art.

On voit aisément par là quelles sont les qualités qui peuvent avantager l'européen par rapport aux Américains. Il s'agit de la combinaison d'un double avantage : plus d'individualité associée à plus de frugalité. Les avantages résultant de l'individualité sont frappants : nous admettons sans doute que l'américain est inventif, mais l'européen est créateur. C'est le fait de ses traditions, de son acquit, de son émulation qui provient, peut-être, de ses divisions elles-mêmes. L'européen, affiné par la lutte, est plus débrouillard. Il est aiguisé par la difficulté comme le serait une lame perpétuellement passée sur la pierre ; avec ses salaires moindres, ses prix de revient plus légers, ses marges de succès plus étroites, l'Europe entretient sa personnalité, qui contrebalance dans certains cas le ca-

pital éclatant que sa jeunesse, son esprit de progrès, son optimisme valent au nouveau monde.

Ainsi le domaine propre de l'Europe c'est la qualité, la spécialité, la difficulté. L'Europe, à la rigueur, pourrait faire, elle aussi, de la série et de la masse, mais elle ne le ferait qu'en conquérant artificiellement, par des cartels, par des fédérations, les conditions que la nature donne gratuitement à l'Amérique.

N'oublions pas (mais c'est sortir du sujet) que tout l'Occident réuni s'oppose encore à l'Extrême Orient.

IV. — L'AVENIR

Il nous est possible, dès aujourd'hui, de discerner les avantages que l'Amérique va prendre et sans doute garder : l'exportation des articles de série, dans une certaine mesure, le rôle de commanditaire international, la place de tête dans les recherches de la fabrication scientifique.

L'Europe par contre peut espérer garder l'exportation industrielle de qualité, l'exportation de l'outillage technique savant et en commun avec les Etats-Unis celle de l'outillage industriel en général ; elle pourra se maintenir dans la gestion des services économiques internationaux, dans la fourniture d'individualités compétentes et supérieures. Elle n'a pas perdu la direction mondiale de la culture intellectuelle : le prestige de sa culture, le prestige de ses individus demeurent si grands qu'on peut dire sans risquer beaucoup de se tromper que le sort de la civilisation intellectuelle occidentale continue de reposer sur le vieux continent.

Mais l'Europe et l'Amérique ont une base commune qui n'est rien moins que la civilisation occidentale elle-même, fondée sur ces principes communs : le respect de l'individu, la confiance dans les régimes de liberté.

CONCLUSION

Je me suis attaché à montrer les deux continents sous l'angle de la rivalité et de l'émulation. Je ne crois pas néanmoins, qu'il faut concevoir l'Europe comme s'opposant à l'Amérique. Il vaudrait mieux les concevoir comme

concourant au même but civilisateur. L'Europe apporte dans cette collaboration l'esprit de création et une magnifique tradition technique ; l'Amérique apporte, avec une technique incomparable, le sens des grandes réalisations et le moteur merveilleux de son optimisme. Il y a là de part et d'autre le développement d'une grande civilisation traditionnelle qui nous vient du passé Euro-asiatique le plus ancien. Cette civilisation s'est répandue sur le monde et l'a entièrement renouvelé : elle mérite de vivre.

ANDRÉ SIEGFRIED.

LE SULTAN BAIBARS

Si nous avons choisi le sultan Baibars, comme sujet d'étude, ce n'est pas pour la seule satisfaction d'exposer une biographie émouvante. Nous désirons méditer ensemble la leçon d'énergie qu'elle comporte et mettre en évidence un redressement politique inattendu. Sous l'impulsion d'un maître exceptionnel, l'Egypte, aux prises avec une révolution intérieure, avec une guerre de sécession, menacée par de puissants adversaires, va soudain imposer sa loi à l'Orient.

En effet, depuis longtemps, on est habitué à ne considérer l'Egypte qu'en fonction des grands faits de l'histoire universelle, comme si c'était un creuset dans lequel étaient venues se fondre et s'amalgamer des idées les moins destinées à vivre de concert. Ce n'est pas entièrement inexact et il est notoire que l'Egypte est étroitement mêlée à certains faits essentiels des annales du globe. Un des voyageurs de l'époque romantique, Jean-Jacques Ampère, a peut-être mieux que d'autres, précisé ce point de vue : « La Bible, dit-il, Homère, la philosophie, les sciences, la Grèce, Rome, le christianisme, les hérésies, les moines, l'islamisme, les croisades, la Révolution française, presque tout ce qu'il y a eu de grand dans le monde se rencontre sur le chemin de celui qui traverse cette contrée mémorable ». Et il fournit ce détail saisissant : « Où trouver une ville comme Alexandrie, fondée par Alexandre, défendue par César, et prise par Napoléon ? »

Nous pouvons pourtant découvrir des moments où

l'Égypte joue un rôle par elle-même, dans ce long espace de temps qui commence avec la conquête arabe, en 640, et que nous arrêterons à l'Expédition française. Le pays sera, au début, une colonie du royaume califien, et, tout à fait à la fin, une province de l'empire ottoman. Dans l'intervalle, il mènera une vie indépendante. Les divers régimes qui administreront l'Égypte d'une façon autonome nous montreront la prépondérance de l'élément civil sous les Fatimides, tandis que l'hégémonie des militaires se manifeste sous les Ayyoubides et les sultans Mamlouks.

Il y a des instants de faiblesse et des périodes d'énergie. Comme partout, l'on rencontre des espaces de stagnation et d'aboulie, parfois annonciateurs de sanglantes catastrophes. Parfois aussi, un homme surgit, un violent coup de barre est donné et s'opère un redressement magnifique, qui fait oublier les erreurs politiques et les rend même fécondes. Car il convient de rejeter un préjugé courant dans certains milieux européens, mêmes les plus cultivés, à notre époque surtout, laquelle, avec son besoin de classement et de compartimentage, finirait par annihiler le sens de la mesure et des nuances. Que n'a-t-on pas écrit sur le fatalisme musulman, qui amollit les énergies par une contemplation paresseuse de l'ordre de l'univers ? Ce qu'un poète contemporain a exprimé en des vers pleins de charme :

*Peut-être si j'avais choisi mon temps où vivre,
Eussé-je, grave et doux, vieilli sous le turban
Et ma vie eût passé ses jours calmes à suivre
L'ombre du cyprès noir et du minaret blanc.*

La résignation du musulman est une qualité active, respectueuse des ordres du Très-Haut, mais son point d'aboutissement n'est pas inexorablement la nonchalance. La certitude que les décisions divines sont toutes puissantes ne saurait s'opposer à l'audace et à la volonté. Les gouvernements islamiques ont été dirigés, aux instants de chance, par d'admirables hommes d'Etat, qui ont su prévoir, vouloir et se faire obéir.

L'être qui, à nos yeux, dans toute l'histoire de l'Égypte musulmane, symbolise le mieux cette force intelligente, c'est le sultan Baibars, qui régna de 1260 à 1277. Sa biographie fournit l'occasion d'exposer brièvement le

caractère étrange de cet empire musulman qui, du Caire, fut à la tête de la politique islamique de 1258 à 1517. Des esclaves, en arabe mamlouks, étaient recrutés principalement en Asie centrale et en Crimée. Ils formaient, dans le royaume égyptien, le noyau de l'armée et, à la suite de leur affranchissement, pouvaient prétendre aux divers grades d'officier, voire au trône.

Le sultan Baibars fut un de ces esclaves. On raconte qu'en février 1269, le sultan Baibars donna audience à Damas, à un ambassadeur de l'empereur mongol, lequel était chargé par son maître de déclarer au souverain égyptien : « Toi qui es un esclave, qui as été vendu dans la ville de Sivas, comment oses-tu braver les rois, souverains de la terre ? » Cette insolente bravade n'eut probablement pas lieu, mais elle a l'avantage pour nous de poser clairement le problème des mamlouks.

Baibars fait son apparition dans l'histoire en 1239 d'une façon romanesque. Il accompagne en prison, en Transjordanie, son maître Malik Salih, le futur souverain ayyoubide qui mourra, dix ans plus tard, à Mansourah, en face de l'armée de saint Louis.

Il fit ses premières armes en Syrie, guerroyant pour le compte de Malik Salih et il s'empara de presque tout le sud palestinien au cours de l'année 1244. Il fit là un rude apprentissage de l'existence militaire et de la vie politique. Les intrigues des derniers princes ayyoubides, leurs trahisons réciproques, leurs ententes coupables avec les Croisés, avaient fait réfléchir le jeune officier.

En cette même année, les Croisés avaient perdu Jérusalem, dont la possession leur avait été assurée par le traité passé entre Frédéric II et Malik Kamil. Les Francs s'étaient rendu compte du péril s'ils ne reprenaient pas l'offensive. Une autre croisade, la septième, était donc prévue et le concile de Lyon, en 1245, en inaugurerait la solennelle prédication.

Nous allons retrouver Baibars en cette période dramatique, qui nous est bien familière. L'Égypte venait de perdre son souverain, le même Malik Salih, décédé le 23 novembre 1249, et attendait l'arrivée de son successeur, Tourah Shah, mandé de Mésopotamie. La ville de Mansourah est attaquée et prise le 9 février 1250 : c'est au cours d'un combat de rues que Baibars prend le commandement, après la mort du général égyptien, et re-

pousse les Francs. Le désastre de Fareskour, survenu le 6 avril, allait clore la septième croisade.

A la date à laquelle nous sommes parvenus, Baibars n'a pas 25 ans, l'âge de Hoche et de Marceau. Depuis dix ans, il assiste aux querelles lamentables des derniers princes ayyoubides, il a vu que chacun d'eux est prêt aux pires trahisons pour nuire au voisin. Triste école pour un être ambitieux : ce jeune général, dont la bravoure vient de sauver l'Égypte, était sans doute fidèle à son maître Malik Salih et à son épouse Chadjar al-dourr.

Nous avons maintenant des éléments d'information suffisants pour comprendre ce qui va se passer. Le nouveau sultan, Touran Shah, était un malheureux écervelé : il ne tint aucun compte des faits d'armes accomplis par les officiers turcs et commit l'imprudence de les menacer. Renouvelant le geste de Tarquin le Superbe, il trancha un jour les flambeaux de sa chambre en déclarant qu'il couperait ainsi la tête des officiers turcs. L'attitude hostile de Baibars fut donc tout d'abord dictée par des raisons de clan. Mais, sous l'égide de Baibars, le complot et la révolution qui allait suivre se feraient avec la signification de résistance à l'ennemi. Sous les yeux du roi de France terrifié, Baibars se rue, avec une poignée de conjurés sur le dernier souverain ayyoubide, qui meurt d'une façon pitoyable. Écoutons le témoignage de saint Louis lui-même : « Quelques guerriers sarrasins, écrit-il, sans doute de connivence avec la majeure partie de l'armée, se précipitèrent sur le sultan au moment où il se levait de table, et le blessèrent cruellement. Le sultan, malgré cela, sortit de sa tente, espérant pouvoir se soustraire par la fuite ; mais il fut tué à coups d'épée en présence de tous les émirs et de la multitude des autres Sarrasins ».

Cet assassinat, dont nous ne contestons pas le caractère odieux, n'arrangea rien. La veulerie était générale. En Égypte, Chadjar al-dourr montait sur le trône, au grand scandale du calife de Bagdad, qui se plaignait avec amertume qu'il n'y eût pas d'homme dans le pays. Pourtant, le calife ne valait guère mieux, passant la plus grande partie de son temps à entendre de la musique et à écouter ses bouffons et, quelque dix ans plus tard, l'approche de l'armée mongole de Houlagou ne put

le tirer de son engourdissement ni réveiller en lui la moindre étincelle de courage.

Le premier sultan mamlouk, Aibek, eut à liquider la septième croisade : il le fit sans ménagements, sans difficultés non plus, puisque le roi de France était son prisonnier. Il eut plus d'énergie et plus d'habileté à déployer pour lutter contre le retour offensif d'un prince ayyoubide, lequel, après une bataille perdue sur le territoire égyptien, fut obligé de reconnaître le nouvel Etat, dont les frontières s'étendirent jusqu'au Jourdain.

Les Croisés pouvaient tout espérer, comme cela se produisait lorsque les musulmans ne s'entendaient pas. Leur arrivée en Palestine, en 1099, avait trouvé l'islam en pleine décomposition, et il avait fallu un siècle pour que les efforts de Nour el-din, puis de Saladin, construisent un régime solide, bien centralisé. La féodalité ayyoubide des descendants de Saladin avait été génératrice d'intrigues, à l'abri desquelles l'astucieux Frédéric II s'était fait concéder Jérusalem.

La révolution mamlouke, non reconnue en Syrie, allait-elle engendrer les mêmes désordres? Certaines négociations sont symptomatiques : le sultan d'Egypte et le prince ayyoubide de Damas ont songé respectivement à employer l'un contre l'autre les forces franques. Et, en 1252, un véritable traité d'alliance fut conclu entre les Francs et le souverain mamlouk, qui s'engageait à rétrocéder Jérusalem, Bethléem, Naplouse, la Galilée et la Cisjordanie, comme compensation à une aide militaire des Croisés pour récupérer Damas.

Cet accord ne servit pas, car le prince de Syrie se réconcilia avec le jeune royaume mamlouk. Mais l'accalmie générale qui devait en résulter allait être de courte durée. Les armées de l'empereur mongol, qui s'étaient signalées en Perse par des atrocités sauvages, venaient de s'emparer de Bagdad et avaient mis à mort le calife abbasside. Et, un beau matin, le prince de Damas reçut l'ultimatum suivant : « Nous vous faisons savoir que, par la force de l'épée de Dieu, nous avons conquis Bagdad, exterminé les guerriers de cette ville, détruit les édifices, et fait prisonniers les habitants. Dès que tu auras pris connaissance de cette lettre, hâte-toi de te soumettre au roi des rois souverain du monde, ta personne, tes sujets, tes guerriers, et tes richesses ».

En ce qui concerne la Syrie, le mouvement des troupes de l'empereur mongol Houlagou avait été sollicité à la fois par le roi de l'Arménie et par les Croisés. Écoutons Joinville : « Pendant que le roi séjournait en Chypre le grand roi des Tartares lui envoya ses ambassadeurs et lui fit entendre moult paroles débonnaires. Entre autres, il lui manda qu'il était prêt à l'aider à conquérir la Terre-Sainte et à délivrer Jérusalem de la main des Sarrasins ». De son côté, le roi d'Arménie était allé dès 1254 jusqu'à Karakoroum s'entretenir de la question avec l'empereur mongol. Il avait reçu l'assurance que celui-ci irait prendre la cité de Bagdad et détruire le calife comme son plus mortel ennemi, puis qu'il irait délivrer la Terre-Sainte du pouvoir des Sarrasins et la rendre aux chrétiens. Nous concevons l'attitude momentanée des colonies franques, mieux encore celle du royaume d'Arménie, pris entre les Seldjoukides de Konia et les Ayyoubides d'Alep et de Damas : un appui mongol était un secours inespéré. Il est normal qu'on ait pu considérer les Mongols comme des « sauveurs providentiels », mais il nous paraît incroyable qu'à cette époque et qu'encore aujourd'hui on ait pu voir en eux les « alliés naturels » de la chrétienté. Nous y reviendrons, nous bornant à déclarer dès maintenant qu'il convenait d'accepter les conséquences possibles de ce qu'on a appelé, à tort ou à raison, la croisade mongole.

La première partie du programme s'accomplit suivant les prévisions : bientôt les Tartares, après avoir pris Bagdad et supprimé le califat abbasside, dépassèrent Alep puis Damas. L'Égypte mobilisa. Une rencontre sanglante se déroula à Ain-Djalout, en Palestine : le sultan Koutouz s'y distingua par des prodiges de valeur, ainsi que le général mongol, lequel y trouva la mort. La victoire égyptienne fut décisive, grâce à la ténacité d'un sultan qui avait eu toutes les peines du monde à mettre sur pied une armée. Baibars combattit à l'avant-garde.

Arrêtons-nous un instant à cette invasion mongole, pour comprendre les événements qui vont suivre. « Le Mongol nestorien, écrit le dernier historien des Croisades, M. René Grousset, maître de toute la Syrie intérieure, avait tendu sa rude main au Franc, toujours maître de la côte. L'islam syrien, pris dans un étau, avait été sur le point de disparaître comme puissance politique ». Il

est de fait que l'occupation mongole de la Syrie fut marquée par une protection évidente des chrétiens. Si nous n'avions à envisager cette attitude que comme une réhabilitation d'une minorité, nous en serions fiers, mais pour les chrétiens du pays, il s'est alors agi d'une revanche, avec tout ce que cela comporte d'imprudences : boire du vin dans la mosquée des Omeyyades, à Damas, c'est une profanation qui ressemble à une provocation.

En face de cette invasion menée à la fois dans un dessein de conquête et dans un esprit hostile à l'islam, l'Égypte est gouvernée par un chef énergique, Koutouz : pourtant, la victoire fut bien surprenante, car les hommes de loi avaient protesté contre les nouveaux impôts et beaucoup d'officiers auraient bien voulu ne pas se battre. Que se passa-t-il au juste pendant que l'armée mamlouke regagnait l'Égypte ? Nous connaissons mal l'évolution des faits qui allait amener un dénouement tragique. Koutouz fut assassiné dans sa tente et ce forfait fut accompli par un groupe d'officiers, parmi lesquels nous retrouvons Baibars. L'enquête fut menée d'une façon singulière : « Qui de vous a tué Koutouz ? » interrogea le maréchal de l'armée. Baibars prit immédiatement la responsabilité du crime. « En ce cas, seigneur, répondit le maréchal, asseyez-vous sur le trône du sultan ». Si cette scène offre une chance de crédibilité, elle nous montre que Baibars n'avait couru aucun risque et qu'il avait agi avec l'assentiment général.

Koutouz a-t-il vraiment refusé de donner à Baibars le gouvernement d'Alep et celui-ci a-t-il dès cet instant médité de se venger ? « Si l'on était ingrat envers lui, il s'avancerait tout seul », écrivait au sujet de Bonaparte le commandant de l'armée qui venait de reprendre Toulon aux Anglais. C'est probablement la morale à tirer de ce coup d'état.

Baibars fut proclamé sultan sur place et reçut les serments de fidélité sans qu'aucune protestation ne s'élevât. Il monte sur le trône le 23 octobre 1260.

Son premier geste fut de conquérir l'opinion publique par le seul moyen trouvé jusqu'à ce jour pour se rendre populaire : il supprime les impôts extraordinaires levés par son prédécesseur pour financer la campagne contre les Mongols. Le deuxième annonce tout un programme. L'ordre est donné de restaurer la mosquée du

Prophète à Médine : c'est l'affirmation de la suzeraineté égyptienne sur les Villes Saintes de l'islam. Un autre chantier est ouvert, celui-ci à Jérusalem, à la Coupole du Rocher : c'est un avertissement aux Croisés que la cité restera musulmane.

Il convenait d'instaurer à l'intérieur une discipline de fer pour ne pas voir se renouveler la pitoyable attitude de l'armée abandonnant Damiette aux Croisés presque sans combattre. L'organisation militaire devient impeccable, au point de prévoir la mobilisation immédiate des tribus arabes de la frontière de l'Euphrate pour assurer la garde des marches mésopotamiennes contre les incursions mongoles.

Ce fut un règne prodigieux de dix-sept années, au cours desquelles Baibars entreprit et réussit des actions dont les conséquences furent désastreuses pour les Croisés.

Le contraste est évident à cette époque entre les colonies franques et l'empire mamlouk en formation. Les premières commencent à être minées par les particularismes nationaux et par des soucis de lucre qu'accroît un funeste esprit de concurrence : les bourgeois établis à demeure, d'autre part, voient arriver d'un très mauvais œil les nouveaux croisés, qui viennent avec l'idée fixe de reconquérir Jérusalem.

Au contraire, le royaume égyptien puise dans ses orages politiques un besoin d'union. Baibars entend chasser définitivement les Croisés, tout au moins les affaiblir par un état de guerre permanent. Les Francs parlent encore de la délivrance de Jérusalem, mais ils semblent s'imaginer naïvement qu'on va les laisser se fortifier grâce à des trêves plus ou moins longues et leur abandonner, par surcroît, l'initiative des opérations.

Pourtant, dès le début de son règne, Baibars, recevant des ambassadeurs francs, ne cache nullement ses intentions futures : « Notre seule préoccupation, dit-il, est de faire la guerre aux infidèles ».

C'est bien là qu'est le malentendu : les Croisés, après une randonnée épique, s'étaient installés en Palestine, pendant que les Fatimides admettaient en partie le fait accompli. L'échec relatif de Saladin permit ensuite aux Francs de subsister sans trop de peine grâce aux discordes des Ayyoubides, qui ne s'aimaient pas. Baibars ne

pouvait ignorer ces petites trahisons dont il avait été le spectateur. Il avait compris aussi le danger mongol, qu'on l'envisage isolément ou par sa connivence avec les Francs. Sa conduite s'expliquera donc aisément : constitution en Egypte d'un gouvernement fort ; suppression de toute indépendance en Syrie musulmane ; enfin, pour que la politique islamique conserve un certain prestige, rétablissement du califat supprimé par les Mongols. En tout cas, pour le souverain égyptien, Croisés et Mongols ne sont qu'un même ennemi.

Et l'opinion publique est avertie des aspirations maîtresses du nouveau sultan, dès 1263. Dans le document lu en chaire à cette date, on lisait les phrases suivantes : « Le sang a été répandu par l'effet de l'injustice et du crime ; que n'avez-vous vu les ennemis de l'islamisme entrer en armes dans Bagdad, sacrifier à leur fureur le sang et les richesses, égorger les hommes, les guerriers, les enfants, faire souffrir à ceux qu'ils laissaient vivre les supplices les plus douloureux ? Réunissez tous vos efforts pour accomplir les devoirs que réclame la guerre sainte ».

Avant de monter sur le trône, Baibars a assisté à la bataille de Mansourah, en territoire égyptien, puis à celle d'Ain-Djalout, en Palestine. Aussi s'est-il bien promis que le domaine dont il a la charge ne serait plus envahi. Sur ses instructions, on comble le Nil à l'embouchure de Damiette, on établit une tour de guet à Rosette et les murailles d'Alexandrie sont consolidées. En Syrie, toutes les forteresses mises à mal par les Mongols sont reconstruites, formant une ligne d'arrêt face au royaume latin, du Jourdain à l'Oronte. De place en place, s'élèvent des tours de guet. Il en est de même sur la frontière de l'Euphrate, où certaines citadelles sont approvisionnées pour soutenir un siège de dix ans. Ce programme est développé dans l'allocution que la chancellerie du sultan prépara pour le calife abbasside le 4 juillet 1261 : « Ne manquez pas de veiller sur les places frontières avec zèle. Que le soin de ces forteresses soit votre occupation principale ; songez à relever celles où les ennemis n'ont laissé que des ruines ; ces places seront de la plus haute importance, et attireront sur l'ennemi la dispersion et le trouble. Aucunes ne réclament plus vos soins que les villes situées près du rivage de la mer, et que les ennemis ob-

servent et convoitent perpétuellement. Dans cette classe il faut ranger en première ligne les places frontières de l'Égypte ».

Ces précautions militaires n'étaient pas suffisantes. Il convenait d'être informé rapidement et de pouvoir envoyer des ordres avec célérité. Baibars crée un service postal régulier : deux fois par semaine, il reçoit des renseignements de toutes les parties de l'empire. En temps normal, une dépêche mettait quatre jours pour aller du Caire à Damas. Les nouvelles plus urgentes étaient transmises par pigeons : elles étaient d'ailleurs remises sans délai. Il arriva au sultan d'en prendre connaissance dans une nudité presque complète : une telle mise en scène tendait à accroître le zèle des fonctionnaires.

Les dix-sept années du règne de Baibars se soldent par un total de trente-huit campagnes en Syrie. Sur les neuf batailles engagées contre les Mongols, une seule, la dernière, est due à l'initiative du sultan, les autres pouvant être considérées comme des contre-attaques. Il y eut cinq engagements importants avec la Petite-Arménie, et les sectaires Ismaéliens, les Assassins, subirent trois assauts. Aux Francs, les plus malmenés, les troupes égyptiennes infligèrent vingt et une défaites.

L'activité guerrière du sultan n'est pas seulement en cause par les ordres qu'il donne : de sa personne, il assume le commandement dans quinze batailles, ne craignant pas, lorsque cela est nécessaire, d'exposer sa vie. Quelques chiffres donneront une idée des pérégrinations de Baibars : il ne paraît pas avoir séjourné dans sa capitale du Caire plus de la moitié des journées de son règne ; il en est sorti vingt-six fois et a certainement parcouru plus de quarante mille kilomètres.

La première mobilisation eut lieu en juin 1263. Le sultan ordonne aux officiers de la milice et aux mam-louks de tenir leur équipement au complet. La foule se presse dans le marché des armes ; le prix du fer augmente, aussi bien que le salaire des forgerons et des ouvriers qui fabriquent les différentes pièces d'armures. Les soldats emploient exclusivement leur revenu à l'achat des armes. Chacun se livre à quelque exercice guerrier, tel que le jeu de la lance ; on se familiarise avec l'équitation. Le 12 août, tous les soldats reçoivent l'ordre de se

disposer à passer une revue en tenue de campagne. Elle eut lieu le 25 août et la foule fut si dense qu'il y eut de nombreuses victimes.

Le 21 janvier 1265, cette immense armée, commandée par le sultan, part du Caire : c'est le début de la grande offensive contre les Francs, qui ne se terminera qu'en 1271. Les places fortes sont enlevées les unes après les autres : en 1265, c'est le port de Césarée, dont la prise coupe en deux les possessions franques vers le sud et isole Jaffa ; plus au nord, Athlith et Haïfa sont occupées. Les villes sont détruites : en cas de recul, elles ne pourront plus servir de point d'appui à l'ennemi. Puis l'armée fait volte-face vers le sud et enlève le port d'Arsouf. En 1266, des attaques simultanées se produisent sur tout le front, mais l'effort principal se porte sur la ville de Safed, au nord-ouest du lac de Tibériade : la place est emportée après un siège pénible. En 1268, Baibars s'en prend à l'enclave de Jaffa, qui ne résiste pas un jour. En dehors des spécialistes, bien peu de personnes connaissent le bulletin de ce fait d'armes, encore sculpté sur la porte de la grande mosquée de Ramleh, en Palestine et ainsi conçu : « Il mit le siège devant la place de Jaffa à l'aube du jour et l'emporta, avec la permission de Dieu, la troisième heure de ce jour ». Quelques semaines plus tard, une nouvelle ligne de défense est forcée, le fleuve du Litani, et le château de Beaufort, en face de Tyr, devient musulman. Soudain, à la fin du mois de mai, les troupes égyptiennes se présentent à la pointe septentrionale du royaume latin et Antioche capitule. Cette conquête eut un retentissement considérable, plus peut être que la prise de Jérusalem par Saladin : depuis le début des Croisades, Antioche n'avait pas cessé d'appartenir aux Francs. Les forteresses environnantes ne résistent pas davantage et Baibars en profite pour signer la paix avec le roi de la Petite-Arménie, obligé de céder une partie de ses domaines au sultan d'Égypte. Une dernière offensive, partie de Homs, entame les défenses lointaines de Tripoli : les places fortes de Safitha, du château de Crac et d'Akkar sont enlevées en deux mois, au cours de l'année 1271.

On peut mesurer les pertes territoriales du royaume franc à la mort de Baibars. La principauté d'Antioche n'existe virtuellement plus. Au sud, la frontière a été

portée de Jaffa à Saint-Jean d'Acre. Dans l'ensemble, les Croisés ne possèdent plus qu'une étroite bande du littoral, tandis que les Mamlouks tiennent toutes les crêtes. C'est bien la fin et le royaume latin n'aura plus que vingt ans d'existence.

Ce n'est pas non plus un mince titre de gloire pour Baibars que d'avoir supprimé la secte redoutable des Assassins, dont les méfaits s'exerçaient indistinctement sur les musulmans comme sur les chrétiens. Les Assassins, dont les possessions s'étendaient au nord de Tripoli, seront frappés à la fin du règne et par étapes, si l'on peut dire. Ceux de ces sectaires qui étaient établis en Perse, en faisant leur soumission à l'empereur mongol, s'étaient engagés à lui remettre les forteresses syriennes qui leur appartenaient. Et pendant ce temps, leur chef syrien, celui que nos chroniques appellent le Vieux de la Montagne, entretenait des relations amicales avec saint Louis. Baibars feint d'abord de prendre leur défense et obtient en 1266, qu'ils ne paieraient plus tribut aux Chevaliers de l'Hôpital, mais il réussit finalement à l'encaisser pour son compte. En 1269, il nomme presque un grand maître de son choix et, en 1272, la seigneurie des Assassins est purement supprimée, mais il a fallu prendre leurs places fortes une à une.

Contre les Mongols, combien l'attitude du sultan est différente du début à la fin du règne. En 1262, ses campagnes ne sont pas commencées et, devant la menace d'une attaque, il donne l'ordre de brûler les pâturages du nord de la Syrie, pour que l'ennemi ne trouve aucun emplacement pour camper. Sur la profondeur de dix journées de marche, tout l'espace fut couvert de cendres. Les Arabes nomades de la région sont chargés du service de renseignements. Lorsque les Francs et les Arméniens furent devenus inoffensifs, Baibars se décida à atteindre les Mongols au dehors, à l'instigation d'un certain nombre d'officiers seldjoukides, lesquels, las de l'ingérence mongole, s'étaient réfugiés en Egypte. L'affaire était d'importance : aussi, éprouva-t-il le besoin de consulter ses principaux généraux sur cette campagne. Lorsqu'elle fut décidée, l'invasion de l'Asie mineure fut préparée avec autant de célérité que de minutie. Les premiers ordres sont donnés le 26 août 1276 : les troupes sont passées en revue le 16 octobre, quittent le Caire le 25 février 1277, parvien-

ment à Damas le 24 mars, en repartent le 27 et arrivent à Alep le 6 avril. Dans chaque province, le sultan emmenait toutes les troupes locales disponibles. Avant de s'engager, il adressa le document suivant, où l'on reconnaît, ironie cinglante, les termes habituels de la chancellerie mongole : « Celui qui m'obéira, sa vie et ses biens seront garantis contre toute atteinte. Quant à celui qui se révoltera contre mes ordres, il n'aura qu'à s'en prendre à lui des malheurs qu'il accableront ». Le Taurus était immédiatement franchi et, après avoir bousculé une avant-garde, l'armée égyptienne livrait bataille aux troupes mongoles dans les parages d'Elbistan le 17 avril. Le combat fut d'une exceptionnelle violence et Baibars lui-même chargea avec ses escadrons : les Mongols furent battus, laissant six mille sept cents morts sur le champ de bataille ; les pertes mamloukes avaient été également considérables. Le sultan poursuivit sa marche et occupa Césarée le 2 mai. Il était de retour le 8 juin à Damas, d'où il était parti quatre-vingts jours auparavant.

Baibars est bien un guerrier, mais on ne peut guère le considérer comme un conquérant. Ses dix-sept années représentent dix-sept années de combats, et, s'il a désiré la paix, ce ne fut jamais n'importe quelle paix. Il veut enlever aux Mongols toute idée d'offensive nouvelle et, pour obtenir ce résultat, il exprime la ferme résolution de supprimer leurs alliés, les Francs et les Arméniens. C'est donc plus un programme de sécurité qu'un plan de conquête.

Le règne de Baibars est alors d'une clarté limpide : sa politique et son action militaire se sont exercées d'une manière impitoyable contre tous les ennemis qui mettent en danger l'existence de l'empire égyptien. Il avait trouvé une situation très grave et a opéré le redressement nécessaire. Comme historien, nous avons des questions précises, mais limitées, à nous poser. Quelle était sa tâche et dans quelle mesure a-t-il réussi ? Quelle fut, au juste, dans tous ses actes, sa valeur morale ? Nous avons répondu à la première question et nous pouvons regretter que les Croisés, qui se relevaient mal de l'échec de la septième croisade, aient trouvé en face d'eux « un des meilleurs hommes de guerre de tous les temps ». Mais notre exposé historique ne saurait avoir l'allure d'un plaidoyer, encore moins d'un poème épique. Nous nous préoccu-

perons surtout de ne pas perdre de vue l'époque et le milieu.

C'est précisément le reproche que nous adresserons au dernier historien des Croisades, M. René Grousset, lequel ne ménage pas ses sarcasmes au sultan Baibars, ainsi qu'au régime des Mamlouks. Nous ne lui contestons pas que l'intervention de Baibars au combat de Mansourah ait changé le cours de l'histoire. Mais un historien de sa classe, qui me reproche amicalement d'être « de l'autre côté du pont-levis », n'a pas le droit de traiter Baibars comme il l'a fait. Pour lui, c'est tout simplement, « une bête féroce et traîtresse, un aventurier sans foi ni scrupule, un homme de sang aux mœurs atroces, animé d'un génie de proie » et le gouvernement est qualifié d'une façon méprisante « d'impérialisme de caserne ». Nous n'avons rien caché de la biographie du sultan Baibars et nous avons poursuivi notre exposé avec une entière objectivité. Nous avons convenu qu'il est parvenu au trône après deux meurtres, ce qui est trop, mais ce qui n'est pas, comme l'écrit M. Grousset, une « série d'assassinats ». Le complot contre Touran Shah doit être jugé sur ses résultats. Il est possible qu'il ait été formé dans un dessein de vengeance, soyons plus précis, dans un but de sécurité personnelle, puisque les officiers turcs avaient été menacés. Mais il inclut l'idée maîtresse de résistance à l'ennemi et, à ce titre, ne doit pas être qualifié de révolution de caserne. L'assassinat de Koutouz reste plus mystérieux, plus inquiétant : il y a là une question de clans, et les luttes d'influence pourraient se comparer aux discordes sanglantes des clubs pendant la Révolution française. Ce sont les mamlouks du sultan ayyoubide Malik Salih qui reprennent le pouvoir. Mais le vieil historien français des Croisades, Michaud, fournit ici une hypothèse qui n'est pas à dédaigner. Le régime de faveur dont les chrétiens avaient profité durant l'occupation mongole avait provoqué en Egypte une animosité très ardente. Baibars, dont le ressentiment personnel paraît établi, aurait accompli le vœu secret de tout un groupe de mécontents, qui reprochaient à Koutouz de ne pas avoir dénoncé la trêve conclue avec les Francs. Donc ici encore c'est un complot coloré d'une volonté d'action plus ferme contre les ennemis de l'empire.

Baibars ne ressemble évidemment pas aux souverains

ayyoubides, gentilshommes bien élevés, nourris d'une forte culture, mais un historien contemporain du sultan a dit que « sa profondeur d'esprit et son application suppléaient en lui au défaut d'étude et l'amenaient à rendre comme siennes les connaissances des autres ».

Baibars n'est pas un de ces fins diplomates, dont l'élégante habileté ferait oublier la ruse. Il n'est pas non plus de ces princes dilettantes, dont la biographie se déroule au milieu de traits d'esprit, de ces souverains lettrés qui, entre la cession de Jérusalem et la perte de Damiette, échangent des correspondances scientifiques et s'envoient des horloges mécaniques et des léopards de chasse, comme Frédéric II et Malik Kamil. Contre lui se dresse une coalition, qu'il a cherché à dissoudre par tous les moyens. Car, si nous approuvons saint Louis d'avoir essayé de profiter de la mésentente des Ayyoubides de Syrie et des Mamlouks d'Egypte, mieux d'avoir tenté de l'aggraver, nous comprenons que Baibars n'ait jamais laissé échapper une occasion de briser l'unité franque. On lui reproche certains moyens, recours à la trahison, rupture injustifiée de trêves et surtout des massacres inhumains et inutiles. Nous savons, par exemple, que la ville de Safed fut prise en 1266 grâce à la trahison provoquée des éléments syriens de la garnison ; que, deux années plus tard, Jaffa fut assiégée et emportée d'assaut au mépris des trêves ; qu'enfin le château de Crac capitula en 1271 parce que le sultan fit fabriquer au nom du commandant des forces franques de Tripoli un ordre de reddition. Il est, croyons-nous, malséant de lui en vouloir d'avoir par d'adroites manœuvres aggravé la désunion de ses ennemis.

Voici un grief plus tristement précis : au lendemain de la chute de Safed, le sultan fit décapiter, malgré ses promesses, tous les prisonniers. Les sources musulmanes ne nient pas la chose, ajoutant que la capitulation avait été violée et notamment que des musulmans étaient cachés parmi les troupes franques qui s'étaient rendues. Mais un détail supplémentaire est impressionnant : un prisonnier eut la vie sauve, afin qu'il pût rendre compte aux Francs de ce qu'il avait vu. Et alors nous pouvons supposer qu'il s'agit de représailles : en 1260, Houlagou avait ainsi fait massacrer la garnison d'une place forte au sud d'Alep, à une exception près.

Car, au début, dans la conduite de la guerre contre les Francs, les instructions du sultan sont très humaines : il défend à ses soldats de s'arrêter dans les champs, d'y lâcher un cheval, de gâter une feuille verte, de saisir une pièce de bétail, ou de vexer aucun laboureur. Et en 1263, il a l'occasion de faire cette importante déclaration à des ambassadeurs francs : « Nous n'avons pas endommagé vos récoltes, ni aucun des objets qui vous appartiennent. Nous vous avons adressé une formule de serment que nous avons prêté immédiatement ; vous avez refusé d'en ratifier le contenu, et vous en avez fabriqué une autre, sur laquelle vous avez prêté serment. Chaque classe d'entre vous use de supercherie envers l'autre ». C'est également lui qui proteste contre l'arrestation de ses ambassadeurs : « Suivant les usages reçus, dit-il, les ambassadeurs ne sont jamais molestés ; et, même en temps de guerre, ils peuvent aller et venir librement ».

Baibars s'habitua ainsi à mépriser les Francs. De toute évidence, la pure figure de saint Louis domine cette époque, mais la loyauté du roi de France ne saurait faire oublier quelques attitudes fâcheuses, dont le guerrier musulman tiendra compte.

C'est Frédéric II qui fait prévenir l'Égypte des intentions belliqueuses de saint Louis. En 1249, les Pisans et les Génois se livrent des combats de rues dans Saint-Jean d'Acre. En 1252, pendant que saint Louis traite avec le sultan d'Égypte pour la cession éventuelle de Jérusalem, le grand maître des Templiers entame des négociations avec le prince ayyoubide de Damas. Chaque incident met en lumière l'avarice des uns et la cupidité des autres, lorsque ce n'est pas la veulerie : ce sont des prisonniers qui se convertissent à l'islam pour échapper à de mauvais traitements, les marins italiens qui exercent une manœuvre de chantage sur la reine Marguerite de Provence, les Templiers qui se refusent presque à avancer les fonds nécessaires à la rançon des prisonniers.

Quelques mois après son avènement, Baibars a l'occasion de manifester ses opinions à des ambassadeurs francs : « Nous vous avons informés de l'arrivée de vos prisonniers ; mais vous, vous ne vous avez envoyé personne. Vous n'avez eu aucune pitié de prisonniers qui professent la même religion que vous, et qui se trouvaient déjà arrivés à la porte de vos maisons. Et cela, afin de

ne point vous priver des travaux que vous exigez des prisonniers musulmans.

Il y a des faits d'une particulière gravité : en 1260 les barons d'Acre autorisent le passage sur leur territoire des troupes égyptiennes en route pour combattre les Mongols. Un historien arabe affirme que Charles d'Anjou ancien combattant de Mansourah, entretenait des relations amicales dès 1264 avec Baibars. On enregistre la même année des tractations du sultan avec les Génois, lesquels, par vengeance, avaient songé à coopérer à la conquête musulmane de Saint-Jean d'Acre. Et nous n'insistons pas sur la mésintelligence qui régnait dans la principauté d'Antioche entre Latins et Grecs. En 1271, ce sont les chevaliers de Chypre qui refusent de combattre en Palestine. Que dire, enfin, de l'attitude de la petite cour de Beyrouth, qui met la jeune princesse régnante sous la protection du sultan Baibars, avec l'appui des Templiers contre le roi de Chypre ? En résumé, les trahisons mutuelles dans le camp des Francs étaient telles que même les Mongols n'avaient plus confiance en eux, et ces vilenies n'entretenaient guère dans l'esprit du sultan l'éclat d'un sentiment chevaleresque.

Ajoutons que Baibars avait une piètre idée de la valeur militaire des Francs, ou du moins le leur faisait croire. N'avait-il pas écrit à Charles d'Anjou au lendemain d'une piteuse attaque des Croisés sur Kakoun, un bourg proche de Saint-Jean d'Acre : « Puisque tant de gens avaient failli à prendre une maison, il n'était pas semblant qu'ils dussent conquérir le royaume de Jérusalem ». Et, une autre fois, il lui manda que « les chrétiens se détruisaient par leurs propres mains, que personne parmi eux n'avait assez de pouvoir pour faire respecter les traités et que le plus petit d'entre eux défaisait sans cesse ce qu'avait fait le plus grand ».

Certes, nous ne prétendons pas affirmer que Baibars ait été un monarque sage et doux, mais nous sommes obligés de constater, en outre, que sa cruauté fut la conséquence de sauvages provocations : les Croisés et les Arméniens ont malheureusement payé pour leurs alliés mongols. Ceux-ci n'étaient pourtant pas des inconnus pour la chrétienté occidentale et, dans une lettre datée de mars 1245, le pape Innocent IV leur reproche leurs destructions et leurs massacres, car on ne pouvait ou-

blier encore que quatre ans plus tôt les cavaliers mongols menaçaient la Silésie et la Hongrie. Les missionnaires que saint Louis avait envoyés en Tartarie découvrirent sur leur parcours des monceaux d'ossements humains, témoins des exécutions perpétrées. Voyons leur conduite après la prise de Bagdad, en 1258, comme la conte un historien arménien, qui leur est favorable : « Les Tartares, pareils à des moissonneurs qui font tomber les épis sous la faux, tuèrent successivement une multitude immense d'hommes, de femmes et d'enfants. Le carnage dura quarante jours. Les égorgés s'étant lassés et leurs bras tombant de fatigue, ils reçurent un salaire pour terminer ce qui restait et qui fut immolé sans miséricorde ». Lors de l'occupation de la Syrie, écrit M. Grousset, « leur général fit régner un ordre sévère, fait de têtes coupées, à la manière mongole, mais particulièrement favorable à l'élément chrétien ». Sans compter que les Francs eux-mêmes se laissèrent aller à une conduite semblable, par contagion. Écoutons un auteur arabe chrétien : « Le seigneur d'Antioche avait profité de la conquête de la Syrie par les Tartares pour commettre toutes sortes d'horreurs contre les musulmans d'Alep, pour les massacrer, les faire prisonniers et les emmener en captivité ».

Ces détails sont suffisants pour expliquer l'exaspération du sultan Baibars qui poursuit de la même haine les Mongols et leurs alliés. En fait, la collusion des Tartares et des Croisés, par suite de leurs défaites, a précipité la décadence des principautés latines. Devons-nous aller plus loin ? Faut-il se demander si une alliance plus efficiente aurait été profitable ? Autrement dit, la victoire définitive des Mongols, avec sa conséquence, l'occupation de l'Égypte, eût-elle permis aux principautés franques de se reconstituer ? Nous ne le croyons pas et nous pensons plutôt à leur suppression au bénéfice des Mongols. Car les faits historiques sont là : les Mongols, après leur conversion à l'islam, envahirent de nouveau le territoire mamlouk. Il nous est agréable que certains aient alors compris la « honte du joug tartare », car, il n'y a pas à en douter, à chaque demande d'alliance, le Mongol prétend qu'on reconnaisse au préalable sa suzeraineté. Nous imaginons donc qu'on oublie trop les orgies de sang répandu en estimant que l'arrivée des Mon-

gols en Syrie pouvait représenter, comme on l'a écrit, « un sourire du destin aux colonies franques ».

Mais les incidents particuliers qui purent accentuer la dureté de Baibars ne sont pas seuls en cause pour apprécier le caractère de ce souverain. Pour porter sur son attitude, sur sa valeur morale, un jugement objectif, sans passion, nous devons considérer un fait plus général, son origine. Ces officiers mamlouks étaient arrivés en Egypte tout jeunes, parfois dans le plus bas âge et ignoraient tout de leur famille et de leur patrie. Il est admirable de voir que ce pays est mené, et avec une énergie qui nous surprend, par des hommes sortis de rien. Toutefois, aucun d'eux n'eut jamais l'occasion de se souvenir d'une marque de tendresse. Il ne saurait y avoir de commune mesure entre un Baibars, qui, à 15 ans, était le spectateur forcé des ambitions les plus éhontées, et un saint Louis, qui conservera sa vie durant l'influence bienfaisante de sa mère, Blanche de Castille.

L'ambiance générale était saturée de cruauté et même dans le camp latin « les chroniqueurs chrétiens sont tous d'accord pour déplorer l'intense corruption et l'esprit de violence qui régnaient à cette époque ». Baibars n'a pas échappé à cette règle commune. Mais nous croirions volontiers qu'il n'y fut pas spécialement enclin, car il sent qu'on ne rétablira aucun pouvoir avec le désordre. Il représente au contraire une volonté d'ordre, dans tous les domaines. C'est d'abord une discipline rigide dans l'armée, obtenue par des instructions précises, exigée par des punitions exemplaires, encouragée par des félicitations publiques ou encore par des dotations territoriales. Chaque conquête est distribuée à ses officiers à titre personnel et la donation est rédigée en des termes après lesquels aucune autre louange n'est possible : « Il a des auxiliaires qui brillent comme des étoiles, écrit-il, dans l'acte qui suit la prise de Césarée de Palestine, qui sont aussi unis entre eux que les grains des colliers, qui s'empressent à l'envi de montrer leur obéissance. Le prince n'a pas voulu s'isoler d'eux, en se réservant d'une manière exclusive les faveurs de la fortune. Il a cru devoir les préférer à lui-même, leur répartir les rayons émanés de la lumière de son soleil, et laisser à leurs enfants et aux enfants de leurs enfants des biens qui subsisteront jusqu'à la fin des temps ».

Il réprime les pillages avec la sévérité la plus cruelle et il n'y a pas dans cet ordre d'idées deux manières de procéder : « on fusille demain, écrit le Bonaparte de l'armée d'Italie, des soldats et un caporal qui ont volé des vases dans une église ». Les garnisons des places fortes étaient souvent inspectées, pour voir si les hommes étaient au complet, ainsi que leur équipement, pour surveiller les approvisionnements. Ces revues étaient minutieuses pour la tenue des troupes : le sultan était fier de leurs beaux costumes, de la parure des chevaux et de la magnificence des cavaliers. Ses connaissances techniques lui donnaient un grand prestige auprès des spécialistes : ne s'avisait-il pas un jour de fabriquer des flèches et tous ses officiers d'essayer d'en faire autant. Ajoutons qu'il était d'une adresse exceptionnelle au tir à l'arc.

En campagne, il se tenait chaque jour sur une estrade devant sa tente et chacun pouvait avoir accès auprès de lui. Il savait se reprendre lorsqu'il avait trop gourmandé ses officiers et ses hommes : lors du siège de Safed, il avait dû prendre certaines mesures de rigueur, faire frapper à coups de massue les officiers et soldats qui s'enfuyaient. Mais, lorsque la ville eut été emportée d'assaut, il réunit les délinquants : « Je n'avais d'autre but, leur dit-il, que de stimuler et de hâter cette importante conquête. A compter d'aujourd'hui, nous serons amis ». Ainsi, dans ses ordres du jour, Bonaparte s'adressera-t-il à l'armée d'Italie : « Camarades, mes amis ».

Baibars fut un chef, c'est-à-dire qu'il sut toujours ce qu'il voulait, qu'il sut toujours se faire obéir, ce qui implique qu'il sut ce qu'on pouvait exiger de ses troupes et comment on pouvait l'exiger. Sa volonté et son énergie, c'est au fond toute l'histoire politique de son règne. Ses proclamations sont des chefs-d'œuvre de psychologie et montrent la manière avec laquelle il tenait ses hommes en haleine. Il les élève à lui : « Ceux qui composent mon armée, dit-il un jour, recevront de moi tous les objets qui leur sont nécessaires. Je ne veux être que comme l'un d'entre vous : je me contenterai d'un cheval ». Il ne supporte pas qu'on se fasse valoir inutilement. A certains de ses officiers qui se vantaient de leurs fatigues, il réplique : « Nous ne nous distinguons pas de vous par l'oisiveté et le repos ; et l'on ne peut pas dire que vous soyez dans la détresse, tandis que nous nous trouvons au

milieu d'une vie facile. Chacun de nous est nuit et jour occupé à faire la guerre, à transporter des pierres. Nous partageons tous également ces travaux ». Il avait surtout l'art de saisir ce qu'il était indispensable de faire lorsqu'une difficulté se présentait. Le siège d'Arsouf traînait en longueur et les Francs détruisaient les travaux de sape préparés pour faire sauter les murailles de la cité. Aussi, pour que cette entreprise fût poussée avec la plus grande activité, le sultan se livrait en personne à un labeur assidu, s'occupant tantôt à creuser la terre, tantôt à traîner les machines, afin d'exciter par son exemple le zèle des autres. On le voyait marcher seul, armé d'un bouclier, tirant les cordes des machines, montant par-dessus les palissades, et de là décochant des flèches. En un seul jour, il en lança jusqu'à trois cents. Quelques années plus tôt, dans les mêmes lieux, Joinville avait vu maintes fois un autre homme de guerre, saint Louis, porter la hotte au fossé.

« L'instinct de la politique, le goût du risque, une confiance grandissante dans son étoile, une aptitude remarquable à comprendre les hommes et leurs besoins, à trouver les paroles et les actes qu'exige chaque situation, tels furent, selon Jacques Bainville, les éléments de la réussite de Napoléon ». Tout cela peut s'appliquer à Baibars. Cet admirable connaisseur d'hommes, conscient de sa valeur, s'il a la parole brusque d'un soldat, sait, dans ses proclamations, user de la grandiloquence et des mots à effet. Tout en utilisant les hommes de loi, il professe un souverain mépris pour ceux d'entre eux qui jaloussent ses officiers : on songe à ces « métaphysiciens » que Bonaparte jugeait tout au plus « bons à jeter à l'eau ».

Mais ses officiers, comme il sait les aduler. Dans un bulletin de victoire adressé à quelques-uns de ses généraux, momentanément inoccupés, il écrit : « Nous vous mandons les événements qui viennent de se passer, de manière qu'on pourra croire que vous en avez été témoins oculaires et que vous nous avez accompagné dans la plupart des expéditions ». C'est, avant la lettre, une paraphrase du « J'y étais » napoléonien. C'est dans le même document qu'on lit cette déclaration significative : « Je ne passe jamais la nuit sans avoir auprès de moi mes chevaux tout sellés et je ne quitte point mes vêtements, pas même les éperons ». Baibars dit la vérité sans doute,

il ne craint pas sa peine, mais il désire qu'on le sache.

Ce qui ne l'empêchait pas de jouer et d'abuser du secret. Il descendait quelquefois en ville après s'être déguisé, de façon à se rendre méconnaissable, pour voir comment le peuple se comportait : en cas de désordres, ou bien lorsqu'il constatait que ses instructions n'avaient pas été exécutées, il sévissait durement envers ses fonctionnaires. Il lui arriva de laisser croire qu'il était malade dans sa tente, en Syrie, et de rentrer en Egypte pour savoir par lui-même ce qui se passait. Il poussait ainsi jusqu'aux extrêmes limites le culte de l'incognito. A l'armée, il se plaisait à circuler seul, sans que personne osât le regarder ou le désigner du doigt, et, pendant ses absences, on hésitait à prononcer son nom.

Tel est, sans réticences, le héros de la seconde contre-croisade. Celle-ci n'est jamais évoquée sans qu'on pense à la première, autrement dit, on a souvent été tenté de comparer Baibars à Saladin. Ces sortes de parallèles sont des exercices un peu vains. Toutefois, on peut dire ceci : Saladin dut s'épuiser pour centraliser sous sa direction l'Egypte et la Syrie et, s'il passe à la postérité avec l'aurore de la conquête de Jérusalem, il trouve dans le régime ambiant, la féodalité, une grande source de faiblesse, et ses grands officiers, tous ses parents par surcroît, sont las de la guerre et veulent, tels plus tard les maréchaux du premier empire, jouir en paix de leurs dotations. Baibars bénéficie d'un Etat centralisé, dans lequel le régime féodal agonise : il possède une armée permanente dont il est le chef incontesté ; enfant trouvé, comme tous les Mamlouks, il n'est pas encombré d'une famille qui le harcèle de récriminations.

Pour illustrer dignement la période musulmane, nous avons choisi un homme représentatif. Et ce n'est pas ici une épithète de convention : nous sommes obligés d'admettre que sans lui, l'histoire de l'Egypte se serait déroulée autrement. Mais pour être juste, nous ne devons pas l'isoler de ses compagnons d'armes, de ceux qui osèrent chercher la gloire sous un nom de mépris, les « esclaves », les Mamlouks.

Une confusion existe souvent dans la conversation courante lorsqu'on parle des Mamlouks. On se souvient alors de la célèbre apostrophe lancée par Bonaparte contre ce « ramassis d'esclaves, achetés dans la Géorgie et

le Caucase, qui tyrannise la plus belle partie du monde » Nous convenons qu'en 1798, les Mamlouks étaient descendus à un tel degré d'avilissement, sous les regards de pachas ottomans indifférents à la prospérité du pays. Mais il y eut avant eux des Mamlouks auxquels s'associe l'idée de prestige et de grandeur, ceux qui gouvernèrent l'Égypte du XIII^e au XVI^e siècle, ceux auxquels pense Gobineau lorsqu'il écrit : « Esclaves hier, les Mamlouks, une fois leur sabre au côté et le droit de commander dans la main, semblent ne plus avoir une seule pensée qui fût petite ». A ceux-là, dédions, en terminant, ces vers :

*Il sortait de leur casque un souffle d'épopée ;
Quand on disait : l'épée est d'acier, leur épée,
Fière et toujours au vent, répondait : l'homme aussi.*

GASTON WIET.

NECROPOLE D'OISEAUX

Au Docteur et à Madame Samy Gabra
en souvenir des fouilles de Touna-el-
Gabal.

Ailleurs,

*les oiseaux qui meurent
sont dévorés par les vautours,
qui guettent leur mort,
autour des palmes.*

Ici,

*les ibis dorment
dans le lin et l'albâtre,
les ailes croisées
dans la nuit précieuse
des jarres.*

Dans leur vol,

*ils étaient soudain, à ras de terre
un jardin.
et le vent pouvait cueillir
pour l'autre rive
leur bouquet blanc.*

Dans leur mort,

*ils s'alignaient,
sous les doigts longs de l'embaumeur,
pour être encore parés de blanc
sur la pierre froide
devant la nuit.*



*Pour l'approche des vents secrets
ils étaient les devins,
les sages,
pour la surprise du Dernier Vent
ils n'étaient plus
que l'enfance.*

*Tant d'ibis dans la nécropole
et pas un souffle sur leurs ailes ?
Toute la brise est-elle dehors
qui voile de sable
leur sépulture ?*

*Tant de bleu sur la vallée
la grande turquoise sur le Désert
et pour eux,
le seul bleu de l'amulette
à leur cou mort ?*

*Serait-ce le lieu
où ils ibis viennent expier
jusqu'au pardon, jusqu'au pardon,
leur trop belle vie d'oiseaux ?*



*Heureux
ceux d'entre eux qui mouraient
de leur frêle mort d'oiseaux
tout près du Nil, entre deux joncs,
et que l'eau entraînait en secret
vers le Nord.*

JACQUES CHARDONNE

Peu d'écrivains donnent de la sincérité une idée plus subtile, et à ce titre il est sans doute unique. Mon Dieu, la sincérité, quelle difficile chose en littérature ! Et d'abord, qu'entend-on par la sincérité d'un écrivain ? Ce n'est pas la sincérité de tout le monde, celle qui suppose la franchise et une expression photographique de cette franchise. Dans ce cas, il n'y aurait plus de littérature et les formules de la pensée et du sentiment dépouillés de tout art seraient vite illisibles. Et puis il y a ceux qui traduisent en formules plus personnelles des vérités générales, ou des demi-vérités, ou des paradoxes. Il y a aussi ceux qui pour rendre leurs pensées propres, s'emploient à leur trouver une expression brillante ou ingénieuse. Voilà différents visages de la sincérité. Mais un écrivain arrange toujours son style, parfois sa pensée, souvent son sentiment, sans que sur un certain plan sa sincérité soit en défaut. La sincérité de M. Jacques Chardonne est d'une autre qualité : elle est toute la substance de son art. Sincérité effrayante et délicate, désespérante et salubre. Son style lui-même porte la marque de cette sincérité. Il est un miracle, et il n'en est pas de plus littéraire et, à la fois, de plus dépouillé et de plus pénétrant, de moins enjolivé et de plus complexe. Si l'on voulait se faire une idée exacte de ce qu'est la langue française d'aujourd'hui et si l'on voulait en donner un exemple, il ne faudrait pas hésiter à proposer les livres de M. Chardonne.

Lui-même a dit : « Le ravissant Giraudoux, si prolixe dans l'ineffable... » Chardonne c'est le contraire. Aucune prolixité, pas de développements digressifs, pas de phrases à facettes, mais une sorte de compression et, tout de même, une légèreté, une fluidité qui tiennent à la pensée extraordinairement claire, forte et nuancée. Cet écrivain, un des premiers de notre temps, a sans doute l'audience d'un public de choix, lucide et sage ; il n'a pas, il n'aura jamais celle du grand public. On voudrait savoir si, entre les livres qui ont en ce moment la faveur des lecteurs et de la critique, ceux de M. Chardonne demeureront. Ils le mériteraient, car ils apportent un son très personnel et cependant d'une portée générale, et il est vrai qu'un raisonnement à l'état dernier, c'est-à-dire quand il prend définitivement forme dans la sensibilité, trouve tous les hommes attentifs à la délicate tragédie de la pensée, au passionnant travail de l'esprit.

M. Jacques Chardonne a commencé par être romancier. A partir de *Claire*, chef-d'œuvre de profonde, de mystérieuse passion, il était classé. Jamais livre malgré ses proportions réduites, sa densité impalpable, ne fut plus déchirant. « J'ai tenté en écrivant *Claire*, a-t-il dit, de peindre l'amour parfait, à peine travaillé par l'idée de la mort, et les contre-coups légers de la vie et des caractères ». Ce n'est rien, et c'est immense, et ce livre est de ceux dont une émotion se lève si pure et d'une qualité telle qu'elle est une explication, peut-être la meilleure, de la dignité de l'homme au stade avancé de sa discipline et de sa civilisation.

Les trois volumes des *Destinées sentimentales* sont venus apporter par la suite des vues nouvelles sur le secret de la vie sentimentale. Cette fois, le romancier de la *Femme de Jean Barnery*, de *Pauline* et de *Porcelaine de Limoges* situe ses personnages dans un climat moins abstrait. Romans d'une belle perfection dans un abandon apparent, avec des démarches comme indécises empruntant à la vie elle-même ses tours et détours. Malgré tout, ce sont là plutôt des bréviaires infiniment nuancés et procédant plus de l'intelligence que de la sensibilité. Livres de qui observe les reflets et les jeux de la vie, et dès lors le monde n'existe qu'en fonction de l'esprit. La réaction est évidente qui a fait de tant d'écrivains des élèves ou des émules de Madame de la

Fayette, de Benjamin Constant, de Fromentin, de Sainte-Beuve, de Goëthe lui-même. L'auteur de *Claire* est de la lignée des écrivains voués à l'observation de la vie intérieure, mais sa contribution est moins provisoire. Son œuvre romanesque est d'un psychologue pour qui le mécanisme de l'âme n'a pas de secrets certes, mais d'un psychologue avide de découvrir des sources plus mystérieuses. Ses romans sont à peine des romans et le récit un peu glacé n'est qu'un prétexte à formuler dans une langue d'une étonnante plasticité des réflexions, des méditations, des pensées, toute une somme de neuve philosophie. Il se pourrait d'ailleurs que le roman ne soit pas la forme d'art qui lui convienne, en tout cas celle qu'il préfère. « Un temps vient, dit-il, où le romancier n'a plus envie d'écrire des romans : tous les sujets l'ennuient. Cette indifférence est étrange aussi. Une porte s'est fermée. Il regarde cette porte et comprend ce que signifiait pour lui un roman : c'était une communication avec lui-même. Son intérêt pour les autres ou pour la vie n'est pas affaibli, mais il n'a plus les mêmes rapports avec sa propre personne ».

Qu'est-ce à dire ? Aurait-il renoncé à écrire des romans comme lui seul peut en écrire, d'une sincérité totale, allant loin dans le réel en gardant cet air de subtilité qui en font des confidences d'une rare qualité d'émotion ? Déjà il s'est penché sur la vie sans l'aide d'aucune fiction. La vie ? Elle est pour lui un immense laboratoire, un champ d'observation où sa clairvoyance est merveilleusement à l'aise. « L'immédiat, dit-il encore, me paraît vain et fait pour s'évanouir comme la couleur du ciel. Je ne suis pas sincère sur le champ, je ne puis écrire sans choix, sans retouches et temps pour la réflexion — ni même rien voir, je crois, et lorsqu'en Avril, tout à coup les prés et les arbres autour de ma maison s'éclairaient d'une douce lueur sous la pluie, je le sais trop tard ». Telle est la véritable sincérité de l'écrivain, et la seule à laquelle on doit accorder une entière confiance ; elle n'est ni une habileté, ni une attitude, elle n'est pas l'effort à voir vrai et à sentir juste, par crainte d'être dupe. Elle est l'exigence à la fois volontaire et naturelle de l'être pour qui le sens, moins de la vie totale que de ses éléments contradictoires, demeure la grande tentation.

M. Chardonne médite et, en phrases courtes, sa méditation court sur le papier avec une discrétion qui n'est pas son moindre charme et de là, peut-être, vient sa force. Avec discrétion — et surtout finesse ! Ici nous voyons ce que l'intelligence peut accomplir de miraculeux ; elle dissoud pour clarifier et elle clarifie pour justifier. Il existe une intelligence spécifiquement française qui ne s'applique jamais mieux qu'aux questions de morale. Le Français serait-il, en somme, malgré sa vivacité, et à cause de son indépendance, de cerveau philosophique ? Sa langue s'y prête qui est la plus souple du monde, la plus logique, la plus dessinée si on peut dire ; et cette langue qui n'a pas besoin d'appuyer, qui peut se contenter de suggérer, elle est l'incisif instrument, le plus brillant aussi, d'analyse. Dans sa précision parfaite, dans ses remous musicaux, on peut tout verser, il en sort encore de la lumière, de la raison, de la sagesse. Merveille de la prose française qui excelle à rendre visible ou compréhensible l'impondérable.

Cette *Chronique privée* qui vient de paraître, volume d'une belle substance, c'est de la philosophie comme il faut l'aimer, la philosophie du sage qui prend du réel une notion exacte. Philosophie de la vie française, de la vie la plus civilisée, celle à qui l'épreuve du temps a imprimé une sorte de perfection. Il n'y a pas dans la vie française de fausse grandeur, ni d'orgueil épuisant, rien de ce qui, ailleurs, crée peut-être de l'allure, de la gloire, une effervescence brillante. L'esprit critique s'y déploie en liberté et ramène l'homme à sa juste mesure et permet que la vanité soit réduite « autant qu'il se peut ». S'il orne la vie, ce n'est pas avec de fausses parures. Au fond le Français n'aime que l'essentiel, vise, à travers les phénomènes changeants, à atteindre le durable. Vraie force du Français moyen qui vit librement en société et assure à son individualité une part fixe. Au reste cette individualité est sans prétention. « Ce sont les prétentions de l'esprit toujours personnelles et contestables, qui enflamment l'orgueil » remarque M. Chardonne. L'orgueil, oui, voilà un défaut qui n'est pas français.

Déjà avec *L'Amour du Prochain* et *Le Bonheur de Barbezieux*, M. Chardonne avait commencé de trouver la voie la plus favorable à son esprit, le saine température de la méditation. *Chronique privée* continue la série, et

si pour le lecteur français c'est une confrontation dont il tirera, avec le plaisir de se reconnaître, une vue d'ensemble, mais sans rigueur, sur sa propre psychologie, pour le lecteur étranger c'est une lumière qui éclaire sans emphase l'âme française dans sa modestie féconde et la définit dans sa vérité multiple.

Des livres comme ceux-ci, on ne les analyse pas. Il faut les lire. Ecrits au hasard de l'inspiration les pages se suivent sans lien apparent, mais peu à peu se dégagent une idée unique, générale, à travers tant de réflexions diverses : et c'est la condition de l'homme dans sa modalité française. Prenons garde que si un enseignement peut être retenu, c'est qu'en dépit de quelques particularités locales ce sont les réactions de l'homme universel, surprises et expliquées avec une compréhension souveraine.

M. Jacques Chardonne en s'avancant dans le cours des années et des mois va atteindre aux dernières heures qui précèdent la guerre. Les conditions générales de la vie se sont modifiées partout, même en France, même dans les provinces les plus conservatrices du pays et peut-être, malgré les apparences, les plus conservatrices du monde. On peut s'étonner d'abord que le Français d'esprit si aventureux et dont l'intelligence spéculative élabore en avance les théories que les autres se chargeront d'appliquer souvent mal, et presque toujours, pour commencer, avec inhumanité, on peut s'étonner que le Français sache faire si judicieusement la part entre la théorie et la pratique et n'accepte que les évolutions lentes. C'est qu'il veut « comprendre » et résiste tant qu'il peut à la fatalité. Il a l'esprit critique, et c'est autre chose que l'esprit de dénigrement. Comprendre, ou à tout le moins s'y efforcer, et aussi se méfier des sophismes, des billevesées, de toutes les nuées de l'esprit de prétention. Il ne refuse pas l'héroïsme, mais il ne veut pas en faire une consommation déréglée. Chaque chose en son temps — et le reste du temps s'attache au raisonnable. Bref, s'assigner une place sage et fixe, se donner un devoir, se créer un intérêt, aimer ce devoir et cet intérêt, en les confondant dans une même action. Le paysan, l'artisan, l'intellectuel, l'artiste ont, en France, plus d'un point commun ; ils sont bien d'une même famille, pratique les mêmes vertus et sont marqués des

mêmes défauts. Chardonne dit : « Le Français est un homme qui aime les choses, qui croit aux choses de la terre, c'est un artiste. La France n'a pas produit les plus grands artistes, mais elle a un peuple d'artistes, je veux dire des artistes de la vie intime, et dans la vie intime je comprends le champ que l'on possède, la tâche que l'on a choisie, l'objet que l'on façonne. Peuple d'artisans extraordinairement énergique, dont le constant amour, le meilleur courage, les vraies vertus sont pour la chose qu'il fait ». Déjà il avait écrit que le Français était le plus singulier des êtres, et peut-être « le plus limité s'il n'échappait toujours à ses limites par des contradictions ». En tout cas il possède le culte le plus sincère de la liberté et le goût le plus naturel de la modération, mais de cette liberté il conçoit des limites, et cette modération n'est jamais un prétexte de paresse ou, ce qui est plus grave, de relâchement. Il y a encore ceci de significatif : que s'il est réaliste, il n'accorde pas moins une large part à l'âme. La matière pour lui n'est vivante et belle qu'anîmée du souffle de l'esprit.

Chronique privée, recueil de confidences à soi-même, nous introduit dans la connaissance de la vie française mieux peut-être qu'aucun livre ne l'a fait. Jacques Chardonne ne prétend pas tracer un tableau complet ou rigoureux de cette vie, et il est possible que son intention ne fut pas d'apporter une contribution psychologique à l'explication que pourtant notre époque d'orage et de confusion sollicite. Mais ces confidences, vues profondes, analyses fines, proses elliptiques et substantielles, quelle lumière elles versent et quelles clartés sur un temps et le décalage d'une civilisation !

Jusqu'ici, M. Chardonne avait été principalement séduit par la peinture de l'amour et du plus parfait, celui qui fixe un être auprès d'un autre, crée l'union, compose le couple, celui qui naît dans une soudaine révélation, vit dans l'inquiétude et grandit dans l'apaisement, l'amour de toute l'existence avec sa douceur et sa violence, l'amour qu'on n'explique pas, qui explique tout et qui forme la trame essentielle sur laquelle court la vie elle-même jusque dans ses reflets mobiles, l'insaisissable amour qui se survit dans une sorte d'extase lucide. Si le bonheur du couple peut être atteint c'est là, non ailleurs, par la gravité de l'affection, l'intensité du plaisir, et l'émulation de

la fidélité. Etudier l'accident—l'accessoire—ce n'était pas son affaire, ni l'anecdote toujours un peu arbitraire. Un ordre plus durable, une ferveur plus noble, une harmonie plus pure et, en définitive, une vérité sociale et humaine ; voilà la matière où excelle son art si délié. Chez lui, il y a comme un jansénisme laïque qui trouble et émeut par l'austérité tendre et les scrupules frémissants.

A-t-il tout dit sur l'amour dans ses romans et dans ce petit livre si douloureusement clairvoyant : *L'amour c'est beaucoup plus que l'amour* ? Il nous apporte aujourd'hui non une âme nouvelle, mais une expression nouvelle de l'intelligence de toutes parts tourmentée par le spectacle des agitations des hommes et de leurs efforts insensés à se forger, dans un monde transformé, un bonheur qui ne soit pas une illusion. Lutte vaine où le malheur est au bout, ou du moins un bonheur encore plus précaire que celui qu'on jugeait hier insuffisant. En se soumettant à la fatalité de l'évolution, l'auteur de *Chronique privée* ne peut s'empêcher de formuler ses regrets. « On ne juge pas la vie, dit-il, en pesant les plaisirs et les douleurs trop fugaces pour tenir dans la balance. La vie échappe à toute mesure. Elle offre aux hommes *l'extase*, qui est impondérable ». Il ajoute : « Nous voici dans la période glaciaire de l'indifférence générale ». Si ses sympathies sont à gauche, par dégoût du totalitaire il penche vers un certain conservatisme mal défini mais comportant un goût défini, une nostalgie de ce qui fut et qui, pour être, accumula des erreurs magnifiques et fécondes, un labeur continu, des sacrifices généreux. Le passé a modelé un visage de la France inoubliable, et n'est-ce pas d'elle que très longtemps le monde reçut l'exemple pertinent ?

Les chefs totalitaires, « sont des révolutionnaires », voilà tout... » Leur révolution « ne peut tolérer cette aisance de l'être que nous appelons civilisation, ni rien de ce qui constitue pour nous la valeur humaine. A présent, on sait ce que signifie *capitalisme libéral* : c'était le doux climat de France ». Cette vue va loin et cette simple phrase enferme probablement toute la vérité du terrible problème de l'heure. La France — et un étranger peut en parler avec plus de liberté — n'a fait l'économie d'aucune révolution, mais ses révolutions furent toujours une suite logique, l'accomplissement d'un destin. Or, les ra-

vages n'étaient pas durables, et aussitôt un ordre s'établissait qui ressoudait intimement le présent au passé. « Maintenant, écrit Chardonne, la distinction gauche et droite ne veut rien dire. C'est au mot conservateur que je trouve un grand sens. Le conservateur est un homme sans préjugés, sans ivresse qui ne se laisse pas engloutir par le futur, mais que portent en avant son acquis et une constante élaboration des forces vives du passé dont il n'est pas séparable... Une démocratie est perdue quand ses conservateurs sont défaillants ».

La défaillance des conservateurs dans les pays totalitaires a bouleversé le statut moral du monde. Rupture brutale avec le passé, rupture non inspirée par l'amour ou le souci d'améliorer le sort de l'individu, mais uniquement par la haine de la supériorité et l'envie. *L'aisance de l'être...* Il est plus facile aux totalitaires de concevoir un malheur uniforme, et l'accepter, que de consentir à une aristocratie de l'esprit et surtout au *capitalisme libéral*. « La mort de la pensée et des arts, la haine de la religion chrétienne ou de tout sens critique, une mobilisation perpétuelle de la population », c'est l'économie des régimes totalitaires, signe de vie artificielle et prélude de décadence et de mort.

Une grande partie de *Chronique privée* est consacrée aux causes qui ont conduit les peuples à la guerre. L'argent est une de ces causes, peut-être la principale, et aussi la corruption des principes, la frénésie de vivre vite et ce goût de jouissance résultant de l'argent dont la force mal employée a servi les plus bas penchants de l'homme. « J'ai connu, remarque Chardonne, des familles où l'on tenait les gens riches pour un peu vulgaires, où on ne parlait jamais du prix d'un objet, ni d'économie, ni de dépenses, où le mot argent et les choses qui le représentent étaient tus comme la luxure. Les enfants l'ignoraient ». Ou bien : « L'argent tenait une place discrète et presque illusoire. Ainsi, dans toute société fortement établie et ancienne, chez les paysans par exemple. L'argent a peu d'emploi quand les usages sont fixés ». Le profit immédiat est devenu même en France, mais surtout hors de France, l'obsession malfaisante qui a dérégulé les meilleurs moteurs de l'homme.

Le livre de M. Chardonne nous incite à réfléchir sérieusement sur des méditations qui sont l'aboutissement

d'une expérience de la maturité, mais on se ferait une idée incomplète du livre si, à côté des réflexions d'ordre politique ou social, on ne donnait à ses autres remarques leur valeur humaine. Quand il parle de sa province, ou qu'il évoque des souvenirs, ou qu'il étudie le rôle de la femme, ou lorsqu'il dépeint en de courtes et admirables lignes le schéma d'un paysage, ce ne sont pas jeux de littérature, mais une condensation de sentiments actifs, l'expression d'une plénitude de cœur, l'adhésion d'un esprit consciencieux à un ordre de choses supérieur.

Et puis, il faut le redire, l'excellence de ce livre, comme d'ailleurs de toute l'œuvre de Chardonne, ne tient pas seulement à la substance rare, mais aussi au style, au diamant de l'expression claire et fine, à une densité légère et forte. « Il n'est de bon style que plein », écrit-il et il avoue qu'il aime « les phrases un peu lourdes qui adhèrent à la page, se prolongent et se ramifient avec de fortes jointures tandis qu'une pensée insistante s'enrichit de ses additions ». Pas de style plus différent que le sien. « Les dieux ne m'ont pas donné le style de mon goût. Je supprime tout ce que je ne peux traduire dans un mouvement rapide et direct ». Le lecteur ne se plaindra pas. Le style de M. Chardonne est probablement une des plus belles réussites du langage écrit, c'est le style le plus vraiment français tant il est clair et secret, tant il a de fin abstraction et de sécheresse exquise, tant il est moral et poétique, tant il épouse les cadences et jusqu'aux lointaines inflexions de la pensée.

M. Chardonne est un moraliste, et un moraliste est un homme pour qui la vie a un sens, encore que souvent nous sommes empêchés de le découvrir. Un moraliste aimé si étroitement que j'ignore mes bornes », écrit-il. L'intelligence et l'amitié, c'est-à-dire l'esprit et le cœur, lui ont inspiré de rechercher son plaisir « dans ce qui est vraiment délicieux », nous ouvrant, en même temps, sur le mystère de la vie d'étonnantes perspectives qui nous font avancer dans le chemin de la sagesse et nous donne un goût plus vif de l'espace spirituel.

TROIS NOCTURNES EGYPTIENS

Nocturne du village

J'ai traversé avec défiance le village où des chiens furieux gardaient les seuils ; à la dernière case je me suis arrêté pour reprendre souffle avant d'affronter la nuit du désert.

La dernière case est aussi la plus pauvre du village, elle ne peut même pas retenir, entre ses quatre murs de boue la lumière du foyer. A l'intérieur il y a trois voix : la voix d'un homme, grave, forte mais volontiers traînante et repliée; la voix d'une femme qui est un long rire égal et, voletant sans cesse de l'une à l'autre, le babil d'un tout jeune enfant.

De temps en temps l'écuelle qu'on racle, puis la voix du père reprend, s'élève juste assez pour envelopper la mère et l'enfant — et moi-même — dans une commune et confiante sécurité.

Je suis longtemps resté aux aguets près de la case et quand j'ai voulu poursuivre ma route vers le désert mon cœur s'y est refusé.

Les étoiles

Au désert, la nuit, quand la lune n'est pas là pour les disperser, quelle fête d'étoiles ! Etoiles de toutes couleurs, de tous éclats, clous, diamants, oiseaux de feu,

fleurs à pétales écarquillés, essaim des signes et des nombres.

Au désert, la nuit, s'ouvre tout grand le vivier des mondes et l'homme le moins curieux, celui qui a coutume de regarder à terre pour casser les mottes, pour saisir les miettes du riche ou pour se murer plus strictement dans son cercle de tristesse, quand il est au désert ne peut s'empêcher de hausser son regard.

Les étoiles se mettent à palpiter plus fort à mesure qu'il les regarde ; il commence à guetter leur message, à surprendre leur vie, Parfois, comme si un pas hardi foulait l'immense plage du ciel, l'une d'elles file, subite, comme un poisson d'or.

Mon amie, viens ce soir au désert, je te dirai le nom des étoiles et si je puis leurs légendes.

Voici d'abord Vénus, reine des étoiles, la seule qui ose affronter de son éclat nocturne la splendeur des aubes et des couchants.

Là-bas Procyon, la pleureuse arabe, triste, elle qui ne peut, si longtemps qu'elle s'attarde, qu'entrevoir son frère Canope au bord de l'horizon.

Voici, aux dires des vieux Chrétiens, le cercueil de Lazare que vont suivant Marie, Marthe et la servante ; Aliemini, étoile du Yemen, Betelgeuse, rouge épaule d'Orion, Cassiopée la femme assise dont Zédaron est la poitrine aigue.

Voici la voie lactée... mais tombé d'où ce pollen d'étoiles qui glisse insensiblement d'est en ouest, sur le fond du ciel, tel le blond nuage qui s'élève du cèdre quand le vent de printemps secoue ses branches ?

Cette nuit, la lune n'étant pas là pour les disperser les étoiles se pressent en foule. Vois, mon amie, elles viennent de tous côtés vers nous, font cercle... et tout à coup la peur me prend de voir leur ronde sur toi se refermer comme sur une sœur depuis longtemps absente et dont on fête l'inespéré retour.

Nocturne du bédouin

*Le ciel porte la lumière, la tempête et les étoiles.
Dans l'orage ses rameaux se tordent, prennent feu
comme d'immenses sarments ;
la colère le hérissé, le secoue avec fracas
et la terre tremble.*

*Chaque jour le soleil vient s'y poser,
à midi,
s'y poser à la plus haute branche
comme un ramier pressé de reprendre
son vol.*

*Il est, par les beaux soirs, l'arbre radieux
dont les branches, de trop d'étoiles chargées, ploient
sur l'horizon ;
ses fruits ça et là se détachent, tombent
d'une chute muette aux confins des sables.
L'ancien m'a dit que c'est ainsi qu'est né
le feu de notre tente.*

*De qui se cache la lune, certaines nuits
dans son feuillage ?
Pourquoi, comme une fille rusée qui,
dans l'ombre quitte la tente,
change-t-elle d'heure et d'aspect ?*

*O lune,
Viennent vite ces nuits où,
nous croyant déroutés
hardiment tu descends de l'arbre
pour danser nue dans l'oued et sur la dune.*

*Pour nous du désert
le ciel est notre seul abri,
notre lumière et notre ombre,
notre loi,
et ses fruits sont notre seule espérance.*

L'ART ET LE SENTIMENT DE LA NATURE

Dans les tombeaux de l'ancien Empire

Quand vous voulez retrouver les vestiges de l'Egypte antique, vous devez aller les chercher hors du Caire, après avoir visité son admirable musée. Vous vous dirigerez vers les Pyramides de Gizeh : Chéops, Képhren, Mycéri-nos, qui forment une triade connue du monde entier. Sévères le soir, roses au matin elles regardent, impassibles, la vie pastorale. La même à peu près depuis le temps où elles surgirent du sable. Le fellah, avec les mêmes gestes, presque avec les mêmes outils, travaille depuis des millénaires le limon brun et fertile. La vallée, étroite, entre ses deux falaises arabique et libyque, sera selon la saison, verte de luzerne fraîche, ou bien dorée de la récolte des céréales.

Vous suivez la falaise d'érosion du Nil ; vous montez à Saqqarah, l'ancienne nécropole de Memphis. Une monotone étendue de sable s'offre à vos yeux. S'il fait une belle journée vous serez ébloui d'une lumière merveilleuse. Si c'est un jour d'hiver et que le khamsin menace, vous serez oppressé par un lourd nuage étalé sur le désert. La pyramide de Zozer, le plus ancien monument de l'histoire, domine de sa masse le paysage. C'est le symbole de la mort, du passé révolu. Pas la moindre petite tache de vie, pas une herbe, pas un palmier. On perd de vue la vallée : c'est le désert absolu. La mort a triomphé.

Pour retrouver le sentiment de la vie, de la nature, il faut aller le découvrir sous le sable, aux murs des

tombeaux enfouis où le talent des ouvriers artistes de l'Ancien Empire a fixé, pour la joie de nos yeux, les épisodes de la vie rustique du Delta du Nil.

Nous parlerons surtout du tombeau de Ti, comme exemple parfait, le plus grand, le plus beau, celui où la qualité du travail est la plus égale. Je l'ai étudié, j'en ai copié les reliefs depuis 8 années, avant de remettre le dernier de mes calques aux mains de M. Jouguet, Directeur de l'Institut Français d'Archéologie Orientale du Caire, pour doubler et compléter l'étude qu'en fit M. le Professeur Montet, dans son livre, *les Scènes de la vie privée dans les tombeaux égyptiens de l'Ancien Empire*.

Pourtant les observations qui vont suivre s'appliquent en même temps aux quelques tombeaux de même époque : Méra, Plah-Hotep, Kagémni faisant partie de la nécropole de Saqqarah.

Le sentiment de la nature éclate partout. C'est un hymne aux joies simples, aux richesses avouables, aux aliments de choix qui réjouiront dans l'éternité l'âme de leur propriétaire, lui rappelleront et continueront son existence terrestre. C'est aussi un hymne au travail bien fait, à l'ordre, à la vie sociale bien organisée. C'est un résumé de l'effort humain dans la tâche journalière bien accomplie.

Les fruits dressés sur les corbeilles de jonc finement travaillées, les légumes, les tiges de lotus et de papyrus si fraîches, les belles oies engraisées, les riches troupeaux, les bateaux sillonnant le Nil et les canaux, tout cela vous donne une impression de vie riche et saine, qui ne semble guère troublée par les grands problèmes, puisque, à cette époque, nous ne trouvons aux murs de ces sépultures aucune représentation religieuse ou royale. Tout est là simplement humain. Combien nous sommes loin de la mythologie extraordinaire qui s'étalera sur les parois des tombeaux royaux au temps du Nouvel Empire.

La mort même est escamotée. Nous ne voyons pas la maladie, la souffrance, la vieillesse. La statue funéraire nous représente le défunt à la meilleure période de son existence. Tout ce qui est préparé en vue de l'éternité et de la mort est une image de vie.

Ti était un personnage important de la 1ère dynastie, haut fonctionnaire de la cour, architecte, chef des pyramides de la région memphite, directeur du cérémonial

royal, paré de bien d'autres titres encore; de plus, riche propriétaire de domaines au nord et au sud de l'Égypte. Sa femme, la belle Nefer Hotep, presque toujours agenouillée aux pieds de son époux, dans un geste à la fois soumis et affectueux, était princesse royale, prêtresse d'Hathor.

Le tombeau de Ti a été découvert par Mariette en 1858. Il était ensablé, mais en assez bon état pour que l'on ait pu, avec quelques travaux de couverture et de cimentage exécutés sous la direction de Jacques de Morgan le reconstituer complètement. C'est la mastaba type, en forme de pyramide tronquée aux murs obliques, sans aucun ornement extérieur construit en blocs de granit appareillés à joints vifs. Un bourrage de pierre et de sable séparait le parement extérieur du revêtement intérieur en dalles de calcaire blanc, fin, provenant de la colline de Tourah de l'autre côté de la vallée, une pierre douce, presque sans grain, facile à travailler.

Le monument est vaste, chacune des deux grandes salles a huit à dix mètres de côté, quatre mètres de haut. Elles sont reliées par un étroit corridor où s'alignent sur six registres superposés près de deux cent porteurs d'offrandes variées, se dirigeant vers le serdab. La porte d'entrée est orientée au nord. On y descend par un plan incliné en pente douce, limité par des murs de sépultures semblables et voisines.

Le bâtiment est précédé d'un petit peristyle dont le toit est soutenu par deux piliers carrés, massifs. Ti est représenté sur ces piliers par une image composée, officielle, que nous retrouverons partout. Il est vêtu d'un pagne court, le torse nu. Il est paré d'un collier, coiffé d'une perruque. Il tient d'une main une longue canne, de l'autre une sorte de sceptre d'honneur ou de commandement.

On entre dans une cour intérieure décorée de douze piliers semblables à ceux du dehors. Ils entourent l'entrée du puits funéraire béant. Les hautes marches donnent l'impression d'une descente à l'abîme. Un couloir souterrain traverse en biais la construction pour aboutir à la chambre sépulcrale, qui contient le sarcophage entr'ouvert, pillé depuis l'antiquité. Dans la salle funéraire au fond, le plafond original existe encore. Il est formé de grandes dalles sans aucun ornement, car ces tombeaux

n'avaient pas d'architecture au sens où nous l'entendons. Pas de moulures, pas de corniches. Seule l'ornementation des murs en était la richesse.

Ces murs sont entièrement décorés de scènes de la vie rustique. Scènes admirablement ordonnées dans leur variété, soient qu'elles représentent la basse-cour, le sacrifice des animaux, la navigation sur le Nil, la pêche et la chasse, la moisson, les divers métiers.

C'est par le dessin, le plus ancien moyen d'expression que les artistes fixèrent les scènes de leur vie journalière. C'est par leur œuvre que nous trouvons dans ce lieu austère le sentiment de la nature dans ce qu'il a de plus réaliste, de plus humain. Ce n'est pas la simplicité des Primitifs qui nous émeuvent par leur recherche, leur ignorance et dont le charme est dû pour une part à des tâtonnements naïfs. Chez l'équipe égyptienne c'est science acquise, habileté consommée. Nous sommes à la limite de la virtuosité collective.

La leçon est assez hermétique au premier contact ; c'est que nous sommes gâtés par le goût de la recherche individuelle, la gloriole de la personnalité. Par contre, ces œuvres de l'Ancien Empire, si parfaites, sont toutes dans le même sens. Elles attestent le travail raffiné d'une civilisation très intellectuelle, si bien qu'elle a produit dans ces tableaux complexes, vivants et qui semblent se plaire au détail, une œuvre vraiment synthétique. On ne peut pas dire que leur synthèse soit une erreur, je pense qu'elle est un aboutissement. Elle représente un chef-d'œuvre de science, de grâce et de vie où sous une apparente uniformité du style on découvre la sensibilité individuelle d'artistes divers, mais disciplinés. Leur composition est d'un arbitraire extravagant basé sur la vérité absolue sans que jamais rien soit vulgaire ou ennuyeux. Pas un vide, pas une surcharge, très souvent une seule ligne pour deux objets. Les plantes, les oiseaux, les animaux sont représentés avec leurs caractéristiques les plus détaillées. Les autels, les nœuds des cordes, les motifs les plus humbles servent de prétextes aux combinaisons ornementales les plus ravissantes.

Rodin admirait la sobriété de l'art égyptien. Gauguin dit : « La vérité, c'est l'art cérébral pur. Le plus savant de tous, c'est celui de l'Égypte ». André Lhote en donne dans son livre, *Le cœur et l'esprit*, une bien savoureuse

analyse. Maspero traite leur enseignement de routine, mais quelle routine ! Le mot est d'autant moins juste que nous ne retrouvons aucune chose semblable dans aucun tombeau, malgré l'identité des sujets des scènes. Tout a été fait du bout du doigt du décorateur.

C'est l'art intellectuel dans sa plus complète réussite. L'objet est créé de toutes pièces par l'artiste. Si vous le jugez avec vos yeux habitués à la photographie, remplis de la peinture impressionniste, cet art égyptien vous paraîtra peut-être absurde. Si vous vous élevez au problème de la création artistique pure, vous serez dans l'admiration complète. Si la poésie considérée comme un art, comporte une déformation plus ou moins arbitraire du langage courant, pourquoi cet artifice serait-il considéré comme un défaut quand il s'agit de la plastique ?

La découverte des tombeaux de l'Ancien Empire n'est pas arrivée à son heure. On était alors en plein romantisme. L'art de la fin du XIXe siècle a été pourri par l'esprit photographique, tandis que la formule actuelle est toute voisine de cet art lointain. La nouvelle orientation de la sculpture, le cubisme, les recherches de la forme et de la masse, ont tourné le goût vers d'autres conceptions. Il y aurait un grand intérêt pour les artistes, pour les architectes, à ce que ces œuvres soient connues et étudiées de très près. Cela semble un paradoxe, mais ce sont des choses à peu près ignorées, aussi utiles à connaître pour les artistes que pour les égyptologues.

La vie des habitants du Delta a peu changé. C'est elle qu'il faut interroger avant de comprendre les scènes qui se déroulent sur les registres superposés des murs. Pendant la période de l'inondation, les fellahs communiquaient d'un village à l'autre sur d'étroites levées de terre brune. Une procession constante se profilait sur le fond de l'eau ou du ciel. Le ciel d'Egypte n'a rien de commun avec ce que les affiches d'agences promettent au touriste. Il est d'un ton doux, assez dense ; l'hiver, les nuages gris recouvrent souvent la plaine. Les artistes ont choisi ce gris pour le fond de leurs scènes, car c'était une ambiance normale et qui faisait bien valoir les couleurs.

Les Orientaux ne font pas de gestes brutaux et saccadés, ils marchent au pas de leurs troupes. Les scènes sont écrites sur le ciel quand on voit de près le fellah et

ses travaux. Les gestes, les façons de prendre les oiseaux par les ailes, de porter les fardeaux sur la tête ou sur la main renversée, n'ont pas changé. J'ai vu labourer avec la même charrue que j'ai dessinée, conduite par le même bœuf noir. J'ai voyagé en barque, la voile gonflée au vent, sur les étroits canaux où passèrent tant de retours du marché, où les disputes bien observées servirent de prétexte aux scènes de rixe, pleines de verve, de Ti et de Ptah Hotep.

Les bêtes sont un des thèmes préférés des artistes égyptiens, les bonnes bêtes utiles dans leur fonction par rapport à l'homme : service, nourriture. Les Egyptiens sont des animaliers incomparables : chaque espèce est rendue avec une exactitude scrupuleuse ; les pattes, les cornes, les moindres détails sont observés comme une planche d'histoire naturelle. Et c'est si simple, si vivant, qu'on reste plein d'étonnement et d'admiration en se demandant comment on peut faire pour donner à la ligne seule une telle expression, une telle intensité de vie. Car il ne nous reste plus que la ligne, les couleurs ayant presque complètement disparu. Toutefois, certains fragments nous apprennent que les poissons avaient leurs écailles peintes en bleu, les oiseaux leur plumage figure au naturel, que les papyrus qui servent de fond aux tableaux étaient verts.

Il n'y a guère de fleurs champêtres en Egypte, mais des joncs, des plantes de marais, des arbrisseaux, des cours d'eau, des lacs sacrés. Alors toutes les choses de la vie végétale sont analysées du bouton à la graine et selon l'espace. Chacune avec son individualité exacte. Le nombre des ouvriers parfaits est étonnant. On peut voir à quelques détails, la façon de travailler la chevelure ou les mains, le travail personnel de chacun. La qualité était égale. Ils travaillaient nombreux à la fois, à côté les uns des autres.

On peut reconstituer le processus du travail, les renseignements se complétant d'un tombeau à l'autre. Le petit portique d'entrée du tombeau de Ptah Hotep a été abandonné en plein travail. Aussi avons-nous la chance de voir comment ces artisans menaient leur œuvre. Le dessinateur commençait, qui, correctement, sans plus, traçait l'esquisse d'un trait brun ou rouge, sans reprise ni hésitation, mais aussi sans accent. Le volume de la

chevelure, les yeux, les contours sont rigoureusement dessinés. A côté un second ouvrier abattait les contours à trois millimètres environ, à angles nets, ajoutant une fermeté que n'avait pas le premier dessin, tandis qu'un troisième modelait, fignolait, rejoignant le relief au fond pour obtenir cette image si ferme et si fine à la fois, où sont indiqués avec tant de sentiment et d'habileté le léger modelé des visages, la souplesse grasse des tiges de lotus, l'échine frémissante de vie des bœufs et des veaux. Ainsi traité, le relief à l'épaisseur d'un camée.

Le peintre passait ensuite, corrigeant ou accentuant le contour. Sa science que nous ne pouvons guère juger, n'était sans doute pas moindre que celle du sculpteur. Dans la scène de la moisson, par exemple, où tout devait concourir à donner une impression de chaleur brûlante, on voit encore très bien, qu'opposés aux tons vifs des scènes, les hiéroglyphes sont peints en teintes délicates, tandis que près d'un petit oryx beige qui se lèche la patte, les hiéroglyphes sont noirs, rouges, violents.

Nos gens n'ignoraient pas la perspective. Mais ils considéraient que dans la décoration d'un mur qui devait donner une impression plate, cet artifice n'est pas nécessaire. Les trois peseurs d'or chez Mera sont établis selon la meilleure règle de perspective. Le point de fuite est établi à la hauteur des yeux, toutes les lignes se rejoignent au point de fuite. Aucune hésitation donc, ils savaient, mais ils en usent quand ils le veulent.

Ils utilisaient le sens de la profondeur à l'inverse de nos artistes. Ainsi au passage du gué deux fois chez Ti, une fois chez Kagemni, ce sont ces recoupements qui nous donnent les preuves. C'est l'animal le plus éloigné de nous qui est le plus grand. Ils imaginent donc le spectateur de l'autre côté de la scène. Le tout avec une mesure, une retenue qui ne détruit pas le calme de l'ornementation. Ils connaissaient tous les trucs, toutes les ficelles. Les choses très près de l'œil du spectateur sont d'une exécution impeccable, dès que la vision est moins proche, le travail est moins précieux, mais si habilement que vous vous en apercevez seulement en calquant sur le mur même. Ils utilisaient le même artifice que les bâtisseurs de cathédrales : à mesure que le mur s'élève les registres deviennent un peu plus larges, les personnages plus grands, le travail plus rude. Ils pratiquaient

la mise au carreau. Ils avaient pour cela d'impeccables outils de précision, des crayons durs qui donnaient un trait égal, des repères nets mesurés au millimètre ; ils connaissaient des procédés pour exécuter le travail rapidement.

Des observations minutieuses portent à croire que ces tombeaux ont été exécutés à ciel ouvert, les parois terminées recouvertes de linges ou de nattes. Les dalles du plafond rouges ont été posées et peintes quand la décoration a été finie. Des gouttes de peinture, nombreuses sont tombées en biais rayant la partie inférieure du mur traitée en faux granit. A l'entrée de la salle du fond, le courant d'air ayant soulevé le tison qui protégeait l'œuvre terminée, quelques gouttes sont tombées sur le motif peint. On retrouve des gouttes semblables sur un des murs du tombeau de Kagemni, travaillé de la même façon sans doute.

C'étaient des metteurs en scène extraordinaires dans les tombeaux de Ti. Tout le long de la paroi sud de la chambre funéraire un serdab est aménagé, c'est-à-dire un lieu obscur, une demeure d'éternité où était enfermée une statue du défunt. Trois petites ouvertures rectangulaires font communiquer ce lieu sacré avec la chapelle. Trois statues étaient posées dans l'axe de ces ouvertures qui laissent apercevoir le visage pour que Ti puisse voir les siens venir vers lui, faire hommage de leurs offrandes. Pareilles ? Différentes ? On ne sait. Nous en connaissons une, celle qui est au Musée du Caire. On en a exécuté un moulage que l'on a remis à sa place originale. Et c'est un spectacle saisissant de voir cette figure qui semble vivante, que vous ne pouvez approcher, vous regarder du fond de l'éternité. Ce mystère de présence et d'inaccessible est d'une émotion extraordinaire. Un suprême raffinement a fait graver de chaque côté de l'ouverture deux serviteurs, qui entr'ouvrent une cassolette de parfums, pour saluer l'âme du maître à son passage. On voudrait s'imaginer ce que furent les cérémonies du culte funéraire, lorsque tous ces murs étaient dans leur fraîcheur, que le sol dallé était recouvert de nattes, que ces gens étaient revêtus de leurs pagnes impeccables, ornés de leurs bijoux. J'ai vécu bien souvent là un vrai rêve.

LUCIENNE EPRON.

L'AIR DU MOIS

IMAGES ANGLAISES

C'est un cottage en pierres de couleur où le bonheur éclôt tout seul peut-être. Un couvent en face égrène ses cloches paisibles et les notes monotones des leçons de piano... et par les silencieuses journées de chaleur on devine même le bourdonnement berceur des classes. Derrière le couvent, d'un côté, s'aperçoit un peu le Nil, et des voiles de barques qui glissent le soir contre le ciel ; de ce Nil vient la brise du Nord qui rafraîchit tous les jours la maison avant la nuit. Le jardin n'est qu'une pelouse très verte, entourée de fleurs, et un arbre, mauve au printemps, qui abrite des tourterelles, et jette des taches d'ombre à l'heure du thé.

Alors le domestique roule une table garnie, la maman vient derrière avec des coussins pour les sièges d'osier, et ses bébés engourdis encore de la sieste ; le père a déposé ses affaires de tennis contre son fauteuil, sur l'herbe ; il sourit heureux et las.

Bonheur aimable, tranquille, c'est tout cela ce cottage, rien que cela.

Dans une heure l'ombre sera plus étendue, humide.

les enfants rentreront dans la nursery ; les parents sortiront, reviendront tard, et la petite maison se refermera sur eux.

Ainsi va chaque jour.

Mais le lendemain, quand l'air du matin scintille de joie, tous les petits anglais du quartier apparaissent sur les routes, dans leurs « prams », comme des papillons blancs à la lumière.

Il y en a de blonds et repus, des rieurs, des philosophes, des graves, tous lumineux, tous sages, avec l'unique souci de s'épanouir au soleil. Derrière, le bataillon des nurses avance, d'un pas net et rapide, conscientes de leur dignité, suivant attentivement les bordures d'ombre des arbres ; à midi chacune rentre chez soi.

Si, comme Asmodée, on soulevait le toit rouge, on pourrait avoir le cœur du cottage : le living room, avec une cheminée, un canapé, et deux ou trois fauteuils.

C'est tout, c'est assez, c'est intime... car il y a des photos sur la cheminée, des cendriers, une lampe sur une table basse, et les fauteuils sont profonds, tendus d'une housse verte qui s'harmonise avec la blondeur de la maîtresse de maison.

La couleur a une grande importance pour elle.

Pas de rideaux aux fenêtres, seulement des filets toujours neufs, serrés contre les mouches. Des fleurs simples du jardin dans des vases en verre, et le soleil sourit dans la maison entre les volets mi-clos, brille sur des coupes d'argent, trophées sportifs qui s'alignent contre le mur, poésie simple.

En hiver, des flammes dans la cheminée à l'heure du thé ou du whisky qui réunit des amis. Verres à la main, ils discutent longtemps, sans passion apparente, la dernière partie de cricket, tandis que leurs femmes causent avec douceur.

Mais personne ne se raconte, personne ne questionne, réserve extrême.

Ils sont habillés curieusement parfois, qu'importe la critique : le soir ils sont en noir, et en blanc au tennis.

C'est à Noël que le petit home de l'étranger devient vraiment une parcelle vivante de l'Angleterre, car il y a « meeting » de grands et de petits autour du « Christmas tree ».

*On est leur ami si on est admis dans cette enceinte,
on entre alors un peu dans l'intimité de leurs unions si
claires.*

*Chansons, hymnes, bébés, puddings, tout est sacré,
tout est béni, éternelle jeunesse d'une vieille civilisation
chargée d'expériences et de religion. Ils comprennent le
langage des enfants, des fleurs, des oiseaux, des chiens,
de toutes les créatures, et leur affection est fidèle.*

Mais ne le leur dites pas : ils seraient éffarouchés.

ANDRÉE LAFORGE

LES EPHEMERIDES DE LA GUERRE

La tragédie finlandaise

Le rideau est tombé sur un second épisode de la guerre. La Finlande a demandé la paix. L'U.R.S.S. a fait accepter toutes les conditions devant lesquelles le peuple finlandais quatre mois plus tôt avait estimé qu'il fallait combattre. Toutes ces conditions-là et d'autres encore. Comme la Pologne, la Finlande est victime de la force brutale ; elle a, au moins, la consolation d'avoir provisoirement sauvé la plus grande partie de son territoire, d'avoir conservé, comme le disait le maréchal Mannerheim « intacte une armée admirable et intacté un moral qui a fait l'émerveillement du monde ».

La paix, une paix boiteuse, honteuse, humiliante pour les vaillants soldats finlandais et pour les peuples qui avaient épousé leur cause, règne maintenant dans ce coin de l'Europe. La façon dont elle fut amenée fera à jamais l'étonnement de ceux qui se pencheront sur cette page d'histoire. Elle prouve que les batailles ne décident pas grand chose dans les guerres modernes, si l'action des soldats n'est pas secondée par celle des diplomates. La guerre de Finlande a été gagnée par l'armée finlandaise. Les troupes soviétiques, malgré leur invraisemblable supériorité numérique, malgré l'initiative des opérations qui leur revenait, malgré l'isolement des champs de bataille qui rendait difficile l'acheminement des secours étrangers, ont été vaincues.

Elles ont essuyé échec sur échec; leurs divisions ont été décimées, tournées, capturées. Le matériel qu'elles abandonnèrent dans les neiges constitua par sa qualité et son abondance un ravitaillement précieux pour les Finlandais. Les exécutions de généraux auxquelles eut recours la Guépéou pour donner de l'esprit et du cœur aux combattants rouges suffiraient d'ailleurs à elles seules à prouver l'étendue du désastre militaire russe.

Et pourtant la Finlande victorieuse a cédé. Elle avait perdu la partie sur un autre terrain. Une vue étroite des obligations de la neutralité, une hésitation sensible des Alliés à imposer leur volonté aux scandinaves apeurés, il n'en fallut pas davantage pour rendre vains les sacrifices héroïques des défenseurs de la ligne Mannerheim. L'énorme écart entre le nombre des agresseurs et celui de leurs victimes ne pouvait être comblé que par un prompt envoi de secours, de secours étrangers.

Ils furent promis. Ils furent préparés. Ils furent mis en route. Des volontaires d'abord, des avions, des canons, des munitions, des fusils anti-tanks surtout, de ces engins qui avaient dispersé tant d'attaques massives pendant la guerre d'Espagne qu'on avait pu, à cause d'eux, parler de la faillite des tanks et des divisions blindées.

Tout cela était bon, mais il fallait davantage. Il fallait une armée capable d'assurer la relève des éléments engagés depuis des mois au cœur d'un des plus rudes hivers qu'on ait connu dans l'Arctique. Il fallait des régiments réguliers. La Suède s'opposa à leur passage. On perdit quelques semaines à discuter des textes, à ergoter sur des expressions, à hésiter.

Pendant ce temps, soucieuse de se tirer d'un mauvais pas, la Suède, toujours elle, transmettait les propositions des Soviets. La Finlande céda. Prolonger la lutte, c'était courir le risque de voir tout le pays envahi, le massacre s'étendre aux régions jusqu'alors épargnées, perdre toute chance de sauver l'indépendance.

Puisque les secours ne pouvaient venir, autant valait sauver de suite, ce qu'on pouvait encore épargner. Tel fut le raisonnement du gouvernement d'Helsinki, telle fut la solution adoptée par le maréchal Mannerheim et par ses officiers. On capitula. Les soldats de Lénine entrèrent musique en tête, dans des villes dont jamais leurs colonnes avancées n'avaient aperçu les toits. La Finlande

amoindrie, pleine d'amertume, panse aujourd'hui ses plaies. Le second acte de la guerre se termine, comme le premier, par une vision pénible. Des milliers d'hommes ne se sentiront conscience en paix que lorsque ces injustices auront été réparées.

Prologue à la guerre

Hormis les spécialistes, bien peu de gens connaissent l'histoire de la Finlande avant les événements de ces derniers mois. On aurait tort de voir dans ce valeureux pays un « double » de la Pologne. La destinée tragique des populations polonaises tiraillées pendant les siècles entre les voisins slaves et germaniques n'a rien de commun avec le sort des Finlandais placés entre Scandinavie et Slavie et maintenant leurs traditions, leur langue, leurs institutions au point de forger lentement une vie nationale indépendante.

Province suédoise au début du XVIII^e siècle, la Finlande avait cependant une autonomie de fait puisqu'elle ne parlait pas le suédois et s'administrait à part. Cédée à la Russie après 1809, elle se fit confirmer ces privilèges par le tsar Alexandre 1^{er}, trop heureux d'être empereur à Moscou et grand duc à Viborg.

Dans ce royaume en réduction, plus simple à gouverner que l'immense empire disparate de toutes les Russies, le tsar Alexandre voulut tenter un essai de réforme. Avant toutes les autres provinces russes, la Finlande eut sa constitution, son armée, son drapeau, ses libertés et même son Parlement.

Un effort national seconda les vues de l'impérial autocrate. Le grand-duché de Finlande comprit que la bienveillance philosophique dont faisait preuve le tsar était l'invitation à l'indépendance totale. Chacun rivalisa d'efforts pour que l'entreprise réussit.

Lorsque l'empereur Alexandre II accepta que le finnois devint la langue officielle en remplacement du suédois, on vit un peuple entier, de ses savants à ses simples paysans, rechercher les mots, les règles, les racines propres à enrichir un idiome difficile et presque oublié. En quelques années une des langues les plus vieilles de l'hu-

manité qui n'était plus que le dialecte des tribus lapones ressuscita à une vie nouvelle. Elle fut parlée, écrite, imprimée, et, honneur suprême, la littérature finlandaise produisit des chefs d'œuvres, qu'on traduisit dans toutes les langues.

Les tsars se mirent à aimer ce coin paisible de leur empire. Ils travaillèrent à confirmer ses privilèges d'autonomie, à embellir ses villes; ce fut l'empereur Nicolas 1^{er} qui voulant donner à la Finlande une capitale toute neuve, choisit un village près de la forteresse de Svéaborg et en fit Helsingfors, que les Finlandais appelèrent en finnois Helsinki.

Malheureusement, Helsinki était proche de Petersbourg. La frontière finlandaise passait à moins de vingt kilomètres de la cité impériale. Ce que les Tsars trouvaient commode pour leurs randonnées de vacances dans le Grand Duché apparut comme un voisinage dangereux aux généraux russes. Le même grief qui déclancha les hostilités de 1939, mit aux prises Russes et Finlandais au début de ce siècle. Débat pacifique qui avait pour enjeu l'incorporation de l'armée finlandaise dans les rangs de l'armée russe. Helsinki se défendit, et si bien, qu'elle obtint gain de cause. La querelle se ralluma lorsque le ministre Stolypine voulut doter la Finlande du même régime parlementaire que le reste de l'empire. Toute la Russie admirait la Douma; la Finlande ne voulut pas partager l'enthousiasme général. Elle préférait sa Diète et obtint, non sans peine, de la conserver.

De tels événements achevèrent de consacrer l'autonomie de la Finlande. Pour tous les Russes, il devint dogme d'état que ce pays était un satellite rattaché à l'empire, mais qu'il ne tenait à lui que par la communauté du souverain. Lorsque s'effondra le trône des Romanoff, les Finlandais exigèrent leur indépendance. Lénine lui-même ne fit guère de difficultés à la leur accorder.

De la révolution rouge, les Finlandais virent peu de choses, mais les fusillades de Cronstadt, les mutineries de la flotte dans les ports du grand-duché suffirent à les dégoûter à tout jamais des prophètes avinés de l'évangile marxiste.

Lorsque Lénine tenta de remettre la main sur la Finlande pour en faire une république soviétique de plus, il fut bien près de réussir. L'armée rouge s'établit en

Finlande. Elle assista à la chute du gouvernement Svinhufvuds. Elle pouvait croire l'autonomie finlandaise oubliée quand Mannerheim apparut.

Les échos de la dernière année de la guerre mondiale ont étouffé le bruit des exploits de ce soldat courageux. Officier supérieur de l'armée impériale russe, il s'était couvert de gloire contre les Japonais et pendant la lutte contre les troupes allemandes en 1914. La débâcle russe l'avait trouvé lieutenant général et commandant d'une division du front. Il regagna la Finlande, recruta des volontaires, dressa son plan de campagne.

Le 27 Janvier 1918, il désarme une garnison rouge pour armer les compagnons de sa croisade anti-bolchéviste. Le vieil esprit finlandais se rallume d'un coup dans des milliers de têtes. En trois mois, la Finlande fut nettoyée. Les contingents allemands envoyés au secours des révoltés arrivèrent quand le gros du travail était fait.

A partir de ce moment, les frontières finlandaises furent soigneusement surveillées. Des fusils se cachaient dans les roseaux des rivières à la limite du pays et abattaient impitoyablement les gardes rouges qui passaient à bonne portée. Ceux qui veillaient ainsi sur la Finlande s'attirèrent la haine tenace des bolchévistes. Ils patientèrent jusqu'en 1939.

Les débuts de la guerre

Les chroniqueurs des événements en cours ne sont pas d'accord sur un point au sujet du premier pacte signé à Moscou entre les Soviets et le Reich. Pour les uns, Berlin avait reconnu d'une façon générale les pays baltes et la Finlande comme régions livrées à l'influence prépondérante de la Russie ; pour d'autres, et ils sont nombreux, l'action de la Russie dans les pays baltes et la Finlande n'avait pas été prévue au cours des pourparlers hitléro-soviétiques. Moscou aurait profité des embarras de l'Allemagne pour s'emparer de postes importants dans la Baltique, postes qui menacent le Reich et dont il aurait pu se servir éventuellement contre l'U.R.S.S.

Où est la vérité ? On ne l'apprendra peut-être pas de sitôt, mais une chose est certaine. La Lituanie, l'Es-

tonie, la Lettonie s'inclinèrent en silence et passèrent sous les fourches soviétiques. La Finlande releva le gant et résista

Les premières démarches russes sont dans toutes les mémoires. Comme à ses petits voisins de l'Ouest, l'U.R.S.S. propose à la Finlande un pacte d'amitié, de bon voisinage et de non-agression. Moscou demande que sans perdre un instant le Ministre des Affaires Etrangères Finlandais se rende au Kremlin muni de pleins pouvoirs. A Helsinki on comprend, mais on affecte de ne rien deviner. Au lieu du ministre demandé, c'est un simple diplomate qui, sans pouvoirs de s'engager, vient prendre connaissance des désirs soviétiques.

Lorsqu'il regagne son pays, on sait ce qu'exige la Russie. Elle veut une rectification de frontière en Carélie, des bases militaires et navales, un traité de commerce, le désarmement de certains points du territoire, les usines précieuses du nord finlandais, un droit de passage vers la Norvège. La Finlande décidée à faire preuve de patience accepte de négocier sur ces bases.

Elle discute patiemment les exigences russes. Elle est prête à céder sur des rectifications de frontière, sur un accord commercial, sur des facilités de transit. Elle refuse seulement les concessions qui mettraient en péril sa sécurité et son indépendance. Les Soviets visiblement veulent faire du golfe de Finlande, une mer intérieure russe. Comme ils ont pris à l'Estonie la base militaire et navale de Baltiski, ils entendent obtenir de la Finlande les îles fortifiées de son littoral et la presqu'île de Hangø et créer pour leur flotte de la Baltique un repaire inviolable de trois cents kilomètres de profondeur. La Finlande n'ouvrirait sur cette mer qu'une façade désarmée et si elle cédaux exigences russes, elle laisserait sans défense tous les terminus de son réseau ferré du sud, tous les principaux ports qui font vivre son commerce extérieur. A Moscou, les pourparlers traînent.

Les Soviets ne restent pas inactifs. Une campagne de presse extrêmement violente prétend attiser dans toute la Russie une sainte colère contre « les tyrans du peuple finlandais », « la clique réactionnaire à la solde des ennemis de l'U.R.S.S. », « les agents de l'étranger à la porte de l'U.R.S.S. et à quelques lieues de Stalingrad ». De plus, des troupes soviétiques font leur appa-

rition au nord du lac Ladoga et en divers points de la frontière. La Finlande répond en dénonçant discrètement les dangers qui la menacent à toutes les capitales européennes et spécialement à ses voisins scandinaves. Elle dégarnit sa frontière dans toute la mesure possible pour éviter des incidents involontaires ou provoqués.

Les voisins scandinaves réunissent à Stockholm une conférence des chefs d'état et des ministres des Affaires Etrangères. Le ton des conversations est cordial et décidé. On est d'accord pour résister à toute agression, pour se donner mutuellement toute l'aide possible, pour réaffirmer une solidarité qui doit faire la force de chaque nation nordique.

Les négociations reprennent après cet entr'acte et l'on sent très bien à Moscou que l'U.R.S.S. incapable de justifier ses prétentions exorbitantes, gênée par l'attitude résolue des Finlandais va pousser les choses à bout et chercher « l'incident ».

Il se produit le 25 Novembre 1939. Des obus finlandais tombent, on ne sait d'où, sur un poste soviétique placé à plusieurs kilomètres de la frontière. Quelques jours plus tard, l'U.R.S.S. attaque en quatre points la frontière finlandaise, après un ultimatum et malgré une offre de médiation américaine acceptée par la Finlande.

Le 30 Novembre, sortant de sa retraite, le maréchal Mannerheim adresse à ses troupes l'ordre du jour suivant : « Le Président de la République m'a nommé chef des forces pour la défense de l'état. Soldats de Finlande, je prends cette charge à une heure où nos ennemis ont de nouveau attaqué notre terre. La confiance dans le chef est la première condition du succès. Vous me connaissez et je vous connais. Nous luttons pour nos foyers et pour notre patrie ».

Toute la Finlande se leva pour répondre à l'appel du vieux héros de la libération : les gardes blancs des ligues, les volontaires de la défense civile, les femmes enrégimentées depuis longtemps déjà dans l'organisation des *Lottas*. Un peuple de trois millions et demi d'habitants releva le défi du colosse russe fort de ses cent quatre vingt millions d'hommes.

Tandis que les premières bombes tombaient sur les villes finlandaises et que les avant-gardes rouges tiraillaient dans l'isthme de Carélie, une vague d'indignation

secouait le monde. Aux Parlements français et anglais. M.M. Daladier et Chamberlain condamnaient avec énergie la nouvelle agression. A Washington, M. Roosevelt dénonçait le recours à la force et annonçait l'embargo « moral » qui empêcherait les « massacreurs de femmes et d'enfants, les bombardeurs de villes ouvertes » de recevoir sous quelque forme que ce fut un appui des Etats-Unis.

Seule l'Allemagne adopta une attitude réservée. Elle avait jadis aidé la Finlande à maintenir son indépendance, elle avait dans ce pays des amitiés solides et des intérêts importants. Politiquement, l'amitié finlandaise complétait son encerclement de la Baltique et prolongeait jusqu'aux frontières scandinaves l'influence du Reich, si bien assise dans les Etats baltes. Malgré tout cela, et malgré les libertés que prenait avec l'accord Ribbentrop-Molotov, une Russie sans scrupules, l'Allemagne approuva l'action soviétique.

Le D.N.B. télégraphiait au monde le 2 décembre : « Le golfe de Finlande est le poumon par où la Russie respire. Il est très dangereux de fermer ce poumon. La Finlande a été constituée comme une hypothèque sur la Russie à un moment où ce dernier pays devait faire face à des difficultés intérieures. La situation est en tous points analogue à celle que le Traité de Versailles a créé pour l'Allemagne. »

Une lâcheté de plus au compte de Hitler. L'armée finlandaise faisant face aux premiers assauts russes, le gouvernement, décidé à employer tous les moyens pacifiques laissés à sa disposition, demanda la réunion d'urgence de l'Assemblée et du Conseil de la Société des Nations en vertu des articles 11 et 15 du Pacte.

Au moment même où les soldats russes franchissaient la frontière finlandaise et où le secrétariat de la S.D.N. convoquait tous les membres de l'Assemblée, Moscou imaginait un curieux subterfuge. La victoire de Manerheim avait depuis de longues années contraint à l'exil un groupe de communiste finlandais. Ils vivaient à Moscou, fonctionnaires soviétiques pour la plupart. Molotov en fit des ministres.

L'armée rouge ayant pénétré sans coup périr dans le village de Terijoki à deux pas de la frontière carélienne, un *gouvernement populaire de la République démocratique*

que de Finlande fut constitué. M. Otto Kuusinen en devint le Premier Ministre et le chef du département des Affaires Etrangères. Il était jusqu'au jour de sa promotion ministérielle, secrétaire de l'Internationale communiste. Il ne perdit pas une minute. Son premier acte fut une déclaration d'amitié pour le gouvernement soviétique. Pour n'être pas en reste, M. Molotov signa avec le gouvernement postiche qu'il venait de créer « un pacte d'assistance mutuelle et d'amitié ».

Ce qui permit le lendemain à Moscou de répondre à une ultime tentative de médiation suédoise que les Soviétiques ne pouvaient traiter qu'avec le gouvernement finlandais de Terijoki seul reconnu par eux. On pourrait dire reconnu par eux seuls, car le ministre Kuusinen ne quitta jamais son village natal, ne joua aucun rôle dans la suite du conflit et fut oublié avec la plus complète désirvotence par Staline le jour de la paix. Reniant alors ses accords, Molotov accepta de traiter avec le gouvernement d'Helsinki, malgré les protestations indignées de M. Kuusinen.

L'appel de la Finlande à Genève ne resta pas sans réponse. L'Amérique surtout se montra prompte à prendre sa défense. L'Uruguay et l'Argentine firent parvenir des notes demandant, pour commencer, l'exclusion des Soviétiques de la Ligue. Cette motion reçut tant d'appuis qu'il devint évident avant même la réunion de l'Assemblée que l'U.R.S.S. serait chassée honteusement. Moscou prit les devants. « Je viens de signer avec le seul gouvernement véritable de Finlande un accord amical qui règle toutes les questions pendantes entre nos deux pays, je ne vois pas ce qui préoccupe la Ligue au sujet de nos rapports avec la Finlande et je ne me dérangerai pas pour répondre à votre convocation ». Telle fut en substance la cynique réponse de Molotov. Le 9 Décembre, le Conseil de la Ligue saisissait l'Assemblée ; celle-ci, le 14 Décembre prononçait l'exclusion de la Russie et invitait tous ses membres à fournir au pays, victime d'une brutale agression, « toute l'assistance matérielle et humanitaire possible ».

Jamais cas ne fut plus clairement posé devant la Ligue, il ne comportait ni les complications des questions de Chine, ni les embarras de l'affaire éthiopienne. La machine genevoise avait fonctionné à la perfection.

moins de deux semaines s'étant écoulées entre la date de l'appel de la Finlande et celle du jugement prononcé par l'Assemblée. Pourtant, l'incurable faiblesse de la Société des Nations se révéla de nouveau au moment du vote. Neuf abstentions à l'Assemblée, quatre au Conseil La Suède, le Danemark, la Norvège, victimes désignées par le prochain coup de force, la Lettonie, la Lituanie, l'Estonie, déjà passées sous la tutelle rouge, la Suisse éternellement neutre, la Bulgarie, la Chine, la Yougoslavie, la Grèce, préférèrent regarder les autres condamner plutôt que de se compromettre en condamnant.

L'U.R.S.S. pouvait sans scrupule poursuivre son agression. Les mots de Genève ne la gênaient pas une minute. Ainsi prit fin la dernière réunion politique d'un organisme dont la création avait suscité tant d'éloquents espoirs. Il fut la première victime de la guerre de Finlande pour avoir une fois de plus prouvé sa faiblesse organique. La condamnation des Soviets n'ajouta rien au ressentiment de toutes les consciences dressées contre l'agresseur. Elle permit seulement de compter ceux qui vraiment croyaient en une solidarité efficace des nations. Ils étaient bien peu.

L'attaque soviétique se déployait pendant ces premiers jours de Décembre en quatre points de la frontière finlandaise. Dans l'extrême nord, au milieu de la nuit polaire et par des froids de quarante sous zéro, les Russes occupaient le fjord et la petite ville de Petsamo. Au nord du grand lac Ladoga, ils tentaient de prendre Suojarvi. Dans l'isthme de Carélie, leur avance se heurtait aux premiers défenses aménagées depuis des années par le génie finlandais. Dans le golfe de Finlande, les Rouges, ne pouvant prendre pied nulle part sur la côte se contentèrent de hisser le drapeau soviétique sur quelques îlots non défendus. Les aviateurs russes vengèrent ces insuccès en bombardant les principales villes finlandaises. Le 16 Décembre, le général Wallenius commandant le front du nord pouvait annoncer que « les attaques russes étaient contenues et que sur aucun point, l'ennemi n'avait atteint un objectif militaire d'importance »

Très rapidement, en effet, les opérations poursuivies avec une grande vigueur furent marquées par de sérieux échecs pour les troupes soviétiques. Leurs pertes en hommes

et en matériel furent considérables. L'armée russe paya de son sang, et chèrement, la destruction systématique de ses chefs et les « épurations » successives qui la mirent entre les mains de généraux bon teint, mais incompetents.

Le secteur de Petsamo fut le premier stabilisé. L'époque, pour une campagne dans ces régions placées au delà du cercle arctique, était particulièrement mal choisie. Le froid, les difficultés des communications, l'absence de toute possibilité de ravitaillement dans le pays même, la quasi impossibilité de reconnaître une région où tous les repères disparaissaient dans la demi-nuit polaire et sous plusieurs pieds de neige durcie, tout aurait dû inciter les Russes à la prudence. Ils marchèrent en aveugles. Rapidement harcelés sur les flancs, tournés, coupés de leurs bases, ils durent battre en retraite, abandonner un matériel qui les alourdissait et se cramponner au littoral à quelques lieues de la péninsule de Rybachi d'où était partie leur attaque.

Jusqu'à la fin de la campagne, l'armée russe du Nord ne modifia pas sa position. Elle ne réussit à aucun moment à constituer une menace sérieuse. Jamais elle n'approcha des objectifs qui lui avaient été assignés : couper les communications avec la Suède et la Norvège, s'emparer des mines finlandaises du Nord.

Plus au Sud, les offensives russes menacèrent pendant quelques jours de couper la Finlande en deux et d'établir un front proche du golfe de Bothnie. L'habileté des états-majors finlandais et la discipline de leurs hommes permirent de rétablir rapidement les positions. Les divisions russes furent régulièrement amenées sur le terrain le plus défavorable pour l'utilisation de leurs engins lourds. Elles furent cernées dans les neiges ou dans le réseau des bandes de terre qui séparent les lacs, puis décimées par des bombardements aériens et de rapides attaques de colonnes de skieurs.

Le moral très bas des soldats soviétiques fit le reste. Les redditions se multiplièrent et dès la quatrième semaine de la guerre, à l'avantage pour les Finlandais de recevoir un immense ravitaillement d'armes et de munitions des mains de l'adversaire, se joignait l'embarras d'avoir à conserver des milliers de prisonniers.

Battus à Salla, écrasés à Suomo-Salmi où ils perdi-

rent en six jours 17.000 hommes, bloqués à Petsamo, comme au nord du lac Ladoga, les soldats russes durent se résigner à tenter le passage par l'isthme de Carélie.

Ils se trouvaient là sur un terrain bien connu de tous leurs stratèges, une sorte de Lorraine finlandaise, théâtre traditionnel pendant huit siècles des luttes qui opposèrent les Slaves aux Scandinaves, les Suédois aux Russes, les Finnois aux Soviétiques. Dans cet étranglement de la terre, entre le golfe de Finlande et la mer intérieure du Ladoga, sur soixante-dix kilomètres de largeur en moyenne, la méfiance justifiée des Finlandais avait établi une solide série de défenses modernes, des réseaux de pièges, des secteurs minés, des casemates bétonnées, ce qu'on appelle une « ligne » dans la guerre moderne. En Carélie, elle avait pris le nom du chef libérateur, Mannerheim.

L'armée russe battue partout ailleurs tenta contre ces fortifications un effort désespéré. A partir de la mi-janvier, toute la campagne de Finlande est à peu de choses près la bataille pour l'isthme de Carélie. Les Rouges y trouvaient l'avantage d'être assurés d'un ravitaillement continu en hommes, en munitions et en vivres. Huit voies ferrées pouvant amener de Pétrograd vers l'isthme les troupes fraîches, il devenait certain que l'usure de la ligne Mannerheim ne serait qu'une question de temps et d'hommes.

Telle fut la seconde phase de la guerre de Finlande. Les diversions tentées à diverses reprises en Février sur d'autres points de la frontière n'eurent qu'une importance secondaire. Elles visaient à lasser les défenseurs de la Finlande, à user leur résistance, car très rapidement le problème se trouva réduit à une formule simple : il peut y avoir vingt Russes sur le front pour dix soldats finlandais, il faut donc par des attaques incessantes empêcher les soldats de Mannerheim de prendre du repos, de refaire leurs forces, de reconstruire leurs défenses. Il faut que les vagues d'assaut soviétiques se renouvellent sans cesse, quel que soit le prix de ces attaques. Un finlandais hors de combat affaiblit plus la Finlande que la mort de dix Russes n'affaiblit les armées soviétiques.

A cette tactique, la Finlande ne pouvait opposer qu'une riposte : l'appel au secours. C'est ce qu'elle fit. Les diplomates s'employèrent à trouver auprès des nations

membres de la Ligue des soldats, des armes, des munitions.

Et c'est là que la Finlande perdit une guerre si vaillamment combattue et si glorieusement gagnée.

Scrupules scandinaves

La situation générale de l'armée finlandaise au début de Février 1940 se présentait sous un jour extrêmement favorable. Si les Russes se cramponnaient à la région de Petsamo, ils y étaient bloqués et avaient trop à faire pour trouver leurs liaisons avec la ligne de Mourmansk pour être vraiment à craindre.

Plus au sud, les échecs répétés des offensives russes su Salla et Suomosalmi qui visaient le fond du golfe de Bothnie avaient découragé le commandement soviétique. La victoire finlandaise était ici totale et les soldats de Mannerheim, en plusieurs points, avaient poursuivi leurs avantages jusqu'en territoire soviétique. Au nord du Ladoga, la bataille de Sortavala s'était terminée par une déroute des envahisseurs et par la capture de toute une division motorisée.

Seul restait le secteur carélien. Là s'épuisaient des défenseurs qu'on ne pouvait pas renouveler. Le maréchal Mannerheim sentait le danger. Il comprenait que l'usure de ses effectifs, l'impossibilité où il était d'effectuer des relèves, le condamnait à une lutte sans issue. Ses appels d'abord discrets aux pays amis et à tous les Etats liés par la décision de la Ligue, se firent de semaine en semaine plus pressants. Il voulait du matériel, des vivres, des hommes. Surtout des hommes.

Il recevait des volontaires, des ambulances, des médicaments, de l'argent. Toutes choses utiles. Mais les volontaires devaient être encadrés : ils ne possédaient ni la langue du pays, ni l'habitude des combats dans les forêts glacées. Ce n'étaient pas eux, quel que fût leur nombre, qui pouvaient effectuer la relève des unités régulières finlandaises et combler les vides de leurs rangs. Il fallut demander clairement l'envoi en Finlande d'une armée de secours et prier la France et la Grande-Bretagne d'envisager une expédition en règle contre les So-

viets. Cela soulevait nombre de problèmes complexes, car la diplomatie alliée essayait de ne connaître officiellement qu'un seul ennemi, le Reich et de sauvegarder dans la mesure du possible la fiction de relations pacifiques avec l'U.R.S.S.

L'appel de la Finlande fut entendu cependant et une armée se prépara à franchir les trois mille cinq cents kilomètres qui séparaient les ports français des côtes finnoises. Pour y accéder, un seul passage, les pays scandinaves et surtout la Suède.

On n'a pas encore publié tous les documents échangés entre Stockholm, Londres et Paris au cours de ce tragique hiver 1939-1940. Ceux que l'on connaît établissent plus que clairement la responsabilité de la Suède dans l'effondrement final de la malheureuse Finlande. Les Suédois ont manifesté quelque humeur des reproches sans colère formulées à leur rencontre aux Parlements d'Helsinki, de Londres et de Paris. Le raisonnement par lequel ils essaient d'expliquer leur conduite est simple, trop simple même. « Nous sommes neutres. Nous ne voulons à aucun prix jeter notre pays dans la guerre. Nous n'avions pas caché à la Finlande l'impossibilité où nous étions de lui venir en aide autrement que par une assistance humanitaire et en fermant les yeux sur le départ ou le passage des volontaires. Agir autrement, c'était nous condamner à servir de champ de bataille pour les Grands Puissances. Nous ne le voulions pas. »

Il fallait donc que le voisin de la Suède, lié au peuple Suédois par une séculaire histoire, comme elle fidèle à tous les engagements internationaux et inspiré par le même idéal de liberté, périclît, plutôt que de faire courir un danger à la « neutralité ».

Comme si la « neutralité » n'était pas un paravent de papier prêt à crever au premier coup de poing bolchévique ou teuton, comme si le sort des neutres était de se résigner fatalement à subir la loi du plus fort et à oublier l'instinct de la conservation même devant le danger !

Les Scandinaves désunis devaient subir le sort des Baltes et renoncer à une indépendance réelle ; on chercha à Paris et à Londres à faire comprendre cette claire vérité à la Suède. Elle s'y refusa.

Les 27 et 28 Décembre, la France et l'Angleterre an-

noncent par une note à Stockholm qu'elles sont disposés à aider la Finlande selon les résolutions prises à Genève. La Suède répond : elle permettra le transit des secours, mais à condition qu'elle ne soit compromise en rien. S'il s'agit de matériel, il devra être régulièrement acheté par la Finlande à l'étranger ; s'il s'agit de « techniciens », ils devront gagner la Finlande individuellement et être régulièrement engagés par le gouvernement finlandais.

Le 13 Janvier, la Grande Bretagne annonce son intention de recruter des volontaires pour la Finlande et demande le libre passage pour eux à travers la Suède. Dix jours plus tard, Stockholm répond que les volontaires pourront passer, mais en petits groupes, en civil, sans équipements et sans armes et à condition qu'aucun d'eux ne soit membre des armées actives française et anglaise.

Le 2 Mars, devant les appels pressants venus de Helsinki, les ministres de France et de Grande-Bretagne demandent à Stockholm le libre passage d'un corps expéditionnaire. Refus catégorique. A de nouvelles démarches, le roi Gustave répond par un message personnel à M. Daladier qui constitue un « non » définitif.

Le 11 Mars au soir, la Finlande à bout d'espoir, demande elle même à la Suède qu'on ne la laisse pas périr devant une porte close. La Suède cette fois déclare qu'elle s'opposera au besoin par la force des armes à ce qu'elle considère comme une violation de sa neutralité.

Le 12, la Grande-Bretagne place la Suède devant ses responsabilités par une requête formelle sous forme de note urgente. M. Gunther, ministre suédois des affaires étrangères, demande un jour de réflexion pour formuler sa réponse. Avant la fin de la journée du 13, la Finlande est contrainte, d'accepter les conditions de Moscou. Car, depuis quarante-huit heures, on négociait un armistice et la Suède, pour échapper à une responsabilité qui lui pesait avait accepté de servir d'intermédiaire entre les Russes et les Finlandais.

Elle avait sauvé sa neutralité. La Finlande perdait le bénéfice de son admirable résistance ; victorieuse, on lui imposait des conditions de vaincue. Mais la rupture de la solidarité scandinave, l'étroite conception d'une neutralité purement négative portaient des conséquences autrement graves que M. Chamberlain prophétisa dans

un discours attristé aux Communes. « Je me demande, déclara-t-il, pour combien de temps, ces pays ont acheté la paix... » Paroles que les récents événements de Scandinavie éclairèrent d'une sinistre lumière.

La Finlande perdait à Moscou, la Carélie, les lignes fortifiées de l'isthme, le lac Ladoga tout entier avec les villes de Sortavala et de Viipuri, elle cédait la presqu'île des Pêcheurs et consentait à désarmer la côte arctique. De plus, pour de futures opérations, sans doute, l'U.R.S.S., exigeait le libre passage dans le couloir de Petsamo et le raccordement du chemin de fer de Mourmansk aux voies finlandaises et suédoises par Kemisjarvi.

Plus graves étaient les autres conditions du traité. Hangoe passait entre les mains des Soviets par un bail à long terme avec faculté pour l'U.R.S.S. d'y entretenir des garnisons, des ports côtiers, des aérodromes, des arsenaux.

Tout cela pour commencer, car d'autres clauses sont actuellement proposées à la Finlande et elles font l'objet de pénibles discussions à Moscou.

Avant de conclure ce triste bilan du second acte de la Guerre en Europe, il convient de rappeler que la France et la Grande-Bretagne ont fourni à la Finlande en ces jours dramatiques 405 avions, 916 canons, plus de 2 millions 300.000 obus, 5000 fusils mitrailleurs, 124 mitrailleuses, 150 fusils anti-chars, 450.000 grenades, 1.505 mines sous marines, 10.000 mines anti-chars, 60 millions de cartouches d'infanterie.

Une armée était prête à partir, une flotte était prête à la transporter. Si la Finlande a succombé, la faute doit en retomber sur ceux qui fermèrent, par peur, par inconséquence, leurs portes sans vouloir chercher de quel côté étaient les défenseurs les plus sûrs de la neutralité et quels étaient les ennemis sans scrupule des petits peuples.

Un avenir non éloigné les rappellera sans doute à de meilleures conceptions de la solidarité internationale.

On doit simplement souhaiter avec le Président du Conseil finlandais, « que le prix de cette leçon ne soit pas trop cher. »

LES LIVRES

Maurice de Guérin, précurseur de Rimbaud

On a dit tout ce que le *Bateau Ivre* d'Arthur Rimbaud devait à *Vingt mille lieues sous les Mers*, au *Magasin Pittoresque*, et aux *Travailleurs de la Mer*. Sans doute est-il des œuvres qui demandent à naître, pareilles à ces ombres dans les Limbes, dont nous parle Virgile, impatientes de voir le jour ? *Bateau Ivre* ne fut-il pas longtemps une de ces œuvres fatales, dans l'attente du poète qui lui donnerait le souffle et l'existence ? Il en est comme de ces esprits des légendes celtiques, captifs sous l'écorce des choses, et que, par son incantation, quelque mage en passant délivre. Pourquoi Rimbaud fut-il choisi plutôt qu'un autre ? « C'est un mystère, remarque Edmond Jaloux, que l'humanité ait besoin de tels porte-paroles ! » Et, témoin lui-même d'un miracle de cet ordre, il voit le jeune et précoce génie agir comme s'il exploitait « une connaissance héréditaire, un fabuleux trésor d'observations et d'intuitions légué par des milliers d'ancêtres. » Autour du créateur, alors, l'univers « s'ordonne comme si, à tout moment, les puissances se concertaient pour faire apparaître à ses yeux ces analogies, ces coïncidences, ces rencontres merveilleuses, ces interventions inattendues »... Et il ajoute : « De quoi est faite une œuvre d'art ? On dirait que le monde entier est tout à coup alerté, qu'il entre en action pour y collaborer. Il suffit que quelqu'un se tienne en état de surnatu-

relle expectative, d'invraisemblable réceptivité, pour que les offrandes affluent. La mémoire la première parcourt pour lui les profondeurs de la pensée organisant une raffle merveilleuse... »

Dans la mémoire de Rimbaud, l'œuvre de Maurice de Guérin, mort en 1839, ne joua-t-elle pas sa part ? On ne saurait l'assurer ; mais il est permis de noter des coïncidences troublantes. Claudel disait déjà que la phrase de Guérin annonce celle de Rimbaud. Faut-il chercher plus loin ? Voici quelques hasardeuses suggestions. Dans son *Journal*, le jeune languedocien, en retraite à La Chênaie, écrit :

6 *Mai* 1833. « Toujours pleins d'enthousiasme pour les voyages, nous avons fait une *excursion en Amérique* ; nous avons *remonté les grands fleuves*, navigué sur les lacs, erré dans les forêts à la suite de Natty Bumppo et des autres héros de Cooper... (1). *Retour en Europe..* » (2)

Ailleurs, dans une lettre, parlant de Lamennais en exil, il notera : « *Les grands lacs* (d'Amérique) *ne lui vaudront pas l'étang.* » L'étang l'obsède : « Il y a au fond de moi je ne sais quelles eaux mortes et mortelles comme cet étang profond où périt Sténio le poète. »

1er *Mai* 1833. « *Je ne sais pas me gouverner. Je suis devenu le jouet de tout ce qui souffre sur terre...* » (3)

23 *Mai*. « Nous sommes parvenus à lancer sur l'étang une vieille chaloupe que nous avons retirée de la vase où elle était ensevelie depuis plus d'un an. Elle nous a bien coûté à réparer, mais nous nous sommes bien payés de nos peines par le plaisir que nous prenons à nos petites navigations. Cette chaloupe a appartenu à un bâtiment suédois. *Qui sait les mers qu'elle a connues ? Eut-elle fait le tour du monde, elle n'en périra pas moins sur une petite flaque d'eau !* » (Tout y est même la flaque !)

22 *Juin*. « Qu'il me prend de violentes envies de sauter sur un rivage libre, en repoussant du pied l'odieuse barque qui me charrie ! »

(1) Les Peaux-Rouges hurleurs ne sont pas loin.

(2) V. Rimbaud : ... « je regrette l'Europe »...

(3) V. Rimbaud : ... « dispersant gouvernail et grappin »...

Un autre jour, il nous dépeint le tumulte immense des vagues.

13 Octobre 1835. « J'ai voyagé. Je ne sais quel mouvement de mon destin m'a porté *sur les rives d'un fleuve jusqu'à la mer.* (4) J'ai vu le long de ce fleuve *des plaines où la nature est puissante... et l'océan grondant au bout.* De là, je suis rentré dans l'intérieur des terres... Le courant des voyages est bien doux... Oh ! qui m'exposera sur ce Nil ? »

Qui ? — Rimbaud, répond l'histoire. Oui, Rimbaud, ce vagabond qui se fit *voyant* et auquel il fut donné d'écrire le poème dont Guérin semble avoir longtemps rêvé, mais que, venu trop tôt, le poète du *Centaure*, si grand dans sa prose, impuissant dans ses vers, ne parvint jamais à enfanter. Que de fois, cependant, le nostalgique adolescent du Cayla semble avoir réclamé ce chant de sa muse ingénue !

... Elle me contera sans pause
Toutes les merveilles des mers
 Et le mystère qui se passe
 En ce point vague de l'espace
Où le ciel et les flots amers
S'entrebaisent... (5)
 Elle me ferait une histoire
 De l'azur lumineux des cieux
Et des murmures inouïs...
Avec ces chants, avec ces vagues,
Ces océaniques rumeurs... (6)
 Enfin la vague, sa monture,
 La rendrait à mes bords déserts...

Et ailleurs :

Non, ce n'est plus assez de la roche lointaine
 Où mes jours, consumés à contempler les mers,

-
- (4) V. Rimbaud : « Les fleuves m'ont laissé descendre où je voulais... Dans les clapotements furieux des marées »...
- (5) V. Rimbaud : « Baisers montant aux yeux des mers avec lenteur »...
- (6) V. Rimbaud : « La mer dont le sanglot faisait mon roulis doux »...

Ont nourri dans mon sein un amour qui m'entraîne
A suivre aveuglément l'attrait des flots amers...
 J'irai, je goûterai les plantes du rivage...
J'aurai même une barque et je serai pêcheur.
J'ai grandi, recouvert d'une chaleur sauvage...
L'élendue enivra mon esprit et mes yeux ;
 Je voulus égaler mon regard à l'espace...

C'est déjà presque le ton du *Bateau Ivre*. Il parle aussi de la *fermentation qui s'adoucit*, de la « vertu suave qui sort des champs, des flots, des bois » et qui le pénètre, comme plus tard l'eau verte, « plus douce qu'aux enfants la chair des pommes sures », pénétrera la coque de sapin... Dans la *Bacchante*, Guérin nous montre les dieux confiant aux fleuves la nourriture des enfants issus de leur mélange avec les éléments ; il suit Aëlo descendant de Scythie avec les *fleuves*, et qui semble marcher au fond d'un *océan* ; et, tandis que Bacchus *enivre* jusqu'à la racine des îles dans les entrailles de l'océan, il nous décrit l'océanide « touchée de sommeil tandis qu'elle parcourt les mers... » *flottante, étendue dans la vague qui l'emporte* : mais son sein use d'un *sommeil inspiré par l'océan*. Et le Chantre lui-même apparaît « comme un homme surpris au bord des fleuves par le sommeil et les songes, et dont la robe se répand dans les flots ». Qu'on me pardonne de solliciter les textes pour appuyer ici ce qui n'est qu'une conjecture...

Guérin n'a pas écrit son *Bateau Ivre*. Ses vers, hormis le fragment de Théthys, manquent de cette hardiesse qu'il portait en lui et que devait révéler une prose souveraine où, comme l'a dit son ami Trébutien, « son intelligence se traduit et se fit chair ». Mais sans doute est-il, avec Nerval et Baudelaire, plus que les grands romantiques, celui des poètes français qui le premier nous découvrit cette lande du rêve, « fleurie d'encens et d'ivraie »... Par là, plus qu'aucun autre, il est le frère aîné de Rimbaud.

GEORGES CATAU,

« La famille Brontë »

ROBERT DE TRAZ

Rares sont les auteurs qui ont suscité une curiosité aussi passionnée s'adressant plus à leur personne qu'à leurs œuvres, et c'est compréhensible. Entre celles-ci et celle-là, il n'y a pas, chez les sœurs Brontë, de commune mesure, de rapports visibles. Charlotte, Emily et Anne eurent une existence monotone, terne, retirée, vouée à la solitude, et cependant les deux premières écrivirent les plus émouvants, les plus tumultueux romans d'amour et de haine. On crut longtemps qu'elles n'avaient jamais aimé. La mort des principaux intéressés a rendu possible, il y a quelques années, l'exhumation des lettres d'amour de Charlotte à M. Héger, le directeur de la pension de Bruxelles où elle fut, à la fois, élève et professeur. Ce fut une révélation étonnante. Emily et sa cadette n'aimèrent qu'en rêve.

Le génie, écrit Robert de Traz, au seuil du beau livre qu'il a consacré aux trois solitaires de Harworth, le génie essaya, semble-t-il, tous les membres de la famille Brontë ». Branwell fut le négatif, l'épreuve noire ; Anne l'ébauche primitive que l'artiste, ayant trop tâtonné, abandonne. Le génie s'épanouit en deux créatures de choix ; Charlotte et Emily.

Cependant, *Jane Eyre, Vilette et Wuthering Heights*

sont, en quelque sorte, l'œuvre commune de la famille Brontë ; elle a été nourrie de leurs rêves d'enfance. Les trois sœurs et leur frère étaient si parfaitement unis de cœur et de pensée, que leurs actions portaient le signe de leur solidarité ; chacune d'elles était l'aboutissement d'un long travail souterrain auquel ils avaient tous collaboré. Ils se ressemblaient malgré les différences de leurs caractères. Ils étaient tous imaginatifs, violents et tourmentés. Leur attachement réciproque est extrêmement touchant. Ils mettaient tout en commun : leurs nombreuses souffrances, leurs rares joies, leurs espoirs et leurs déceptions.

Leur père, le pasteur de Harworth, homme inflexible, céda au démon familier des Brontë. Il écrivit des livres, pas seulement des recueils de sermons, mais des poèmes et des romans fort mauvais. Sa femme mourut précocément, lui laissant cinq filles et garçons à élever. Les deux premières rejoignirent bientôt leur mère dans le cimetière qui entourait le presbytère. La même maladie devait emporter tous les enfants Brontë, Charlotte, en dernier, qui vécut le plus longtemps, trente-neuf années.

Le début de leur existence fut donc marqué par la tristesse. Le site, aride et désolé, sauf au printemps, les portait à la mélancolie. Leur vie, au milieu des tombes, auprès d'un père à la volonté rigide, à l'humeur chargée, assombrie encore par ses deuils, n'était, certes pas, la plus souhaitable pour de jeunes êtres, sensibles et impressionnables à l'excès. Aussi, pour échapper à l'ambiance avaient-ils pris, dès leur jeune âge, l'habitude de vivre dans une contrée imaginaire qu'ils peuplaient de tout ce qui leur faisait défaut. Ils habitaient les royaumes d'Angria et de Gondal, où se passaient des faits extraordinaires. Les Brontë s'y couvraient de gloire ; ils étaient de prodigieux héros, chacun jouant un rôle déterminé. Que leur importait la médiocrité du quotidien ? Dans le rêve, leur revanche était éclatante, leur personnalité y fleurissait sans contrainte. Devenus grands, ils continuèrent de vivre intensément par l'imagination. Angria et Gondal ont été la substructure de *Jane Eyre*, de *Villette*, de *Wuthering Heights*. Ces inventions enfantines ne demeurèrent pas à l'état brumeux des songes, elles prirent corps. Emily et Anne rédigèrent les *Gondal Chronicles*.

Charlotte menait une vie littéraire étonnamment ac-

tive. A quatorze ans, elle dressa un catalogue de ses œuvres qui comprenait *vingt-deux ouvrages*, contes, légendes, poèmes et traduction ! Emily, Anne et Branwell écrivaient eux aussi, fébrilement, toutefois avec moins de fécondité. Loin des leurs et d'Harworth, les Brontë dépérissaient, au physique aussi bien qu'au moral. Le pasteur les vit revenir l'une après l'autre, malades et tristes. Il leur fallait absolument être ensemble pour se trouver heureux et pouvoir vivre sans désastre intérieur. On découvre chez eux une absence de souplesse, un défaut d'assimilation qui les font profondément souffrir quand ils s'éloignent du toit familial. Ils ne purent jamais s'adapter au réel.

Il leur fallut de bonne heure faire face aux pires difficultés matérielles. Ils connurent la grande pauvreté. Pour y remédier, Charlotte et Anne devinrent gouvernantes. La première se vengea des humiliations subies en faisant, dans ses livres, le portrait-caricature des gens qui l'employèrent. « Charlotte est très bien organisée pour souffrir, des autres et d'elle-même... Elle ne se flattait pas d'être exceptionnelle, elle souffrait de se croire anormale ». Elle était sujette à des inquiétudes, à des angoisses contre lesquelles elle lutta vainement et qui étaient la grande faiblesse de sa nature. « C'est pour s'en délivrer qu'elle a imaginé des romans ». Au vrai, cette anxiété constitutionnelle faisait partie de son génie. On se représente aisément les souffrances qu'elle endura lorsqu'elle aima. Avec sa sœur Emily, elle séjourna à Bruxelles pour parfaire leurs études et apprendre le français dans l'intention d'ouvrir une école. Ce projet ne devait pas aboutir comme la plupart de ceux que caressèrent les Brontë. Charlotte s'attacha au directeur de la pension, M. Constantin Héger, pédagogue remarquable qu'elle peignit, dans *Villette* sous les traits de Monsieur Paul. Cet amour ne fut pas réciproque. M. Héger était marié. Il admirait l'intelligence et les dons exceptionnels de ses deux élèves. Nous savons qu'elles manquaient de charme physique.

De retour à Harworth, la pauvre Charlotte adressa à son ancien précepteur des épîtres enflammées qui durent l'étonner, car il n'avait pas soupçonné cette passion ; Certainement elles finirent par le gêner et le lasser. Il répondit par des exhortations à la sagesse, à la modé-

ration. Le cœur pantelant que la séparation lacérait, s'exhala en plaintes déchirantes. Charlotte n'avait plus d'orgueil. Il est triste, remarque Robert de Traz, de voir le génie s'agenouiller devant le pédagogue. M. Héger montrait les lettres de l'explorée à sa femme qui lui dictait les réponses. Il se servit d'une de ces missives passionnées sur lesquelles « saigna le cœur de Charlotte » pour y inscrire le nom et l'adresse d'un cordonnier. Ecrire dut paraître à la malheureuse jeune fille le seul salut possible. Elle découvrit par hasard des poèmes d'Emily. Anne montra les siens. Ainsi chacune d'elles avait cherché le même remède à leur insatisfaction. Elles résolurent d'envoyer leurs manuscrits à un éditeur : c'étaient le *Professeur*, *Wuthering Heights* et *Agnès Grey* signés d'un pseudonyme. Elles devenaient les trois frères Bell. Les manuscrits leur furent retournés. Aucune tristesse ne leur était épargnée. Leur père perdait la vue ; leur frère leur causait de grandes inquiétudes. Les soucis d'argent étaient de plus en plus pressants. Cependant elles ne se découragèrent pas. Cette étonnante vitalité, c'est peut-être le miracle de leur génie. Si elles n'abdiquent pas, c'est qu'elles ne peuvent mourir avant de s'être exprimées. Tout ce qui leur arrive, les drames comme les mornes ennuis, la douleur aussi bien que la passion, elles le transmuent. Elles ont été sauvées par leur pouvoir de métamorphose. Charlotte écrivit un autre livre, *Jane Eyre*, qui fut une révélation foudroyante. Le succès fut immédiat, immense. Cette gloire qui arrivait brusquement, comme une tempête, il semble que Charlotte n'en fit jamais grand cas. Le bonheur des siens lui importait davantage. Son frère était son plus douloureux souci. Patrick Branwell aurait eu du génie, lui aussi, s'il avait eu une nature équilibrée. Il gaspilla, gâcha ses dons. S'il avait pu les canaliser, les diriger vers un but précis, s'en servir pour créer une œuvre, comme le faisaient ses sœurs, la famille Brontë aurait compté un nom glorieux de plus. Une passion malheureuse, intrigue qu'il composa, croit-on, de toutes pièces, le jeta dans un désespoir forcené. Il chercha des consolations à l'auberge de Harworth. L'alcoolisme le conduisit à la mort. Emily prit froid le jour des funérailles, six mois après elle le rejoignait au cimetière, le jardin de leur maison familiale.

Emily est la plus énigmatique des Brontë. Elle n'é-

prouvait aucun besoin de s'exprimer en dehors de ses ouvrages littéraires. Même avec les siens, elle était lointaine, silencieuse. Aucune souffrance n'aurait pu lui arracher un mot. C'était la plus jolie des Bronté ; mais l'amour ne la visita point. Elle ne connut même pas son fantôme. A bien réfléchir, c'était impossible : cette nature secrète demandait l'absolu. Dieu remplit son cœur, sans tomber dans l'erreur de croire que l'amour humain pouvait suppléer l'amour divin. Toutefois, de celui-là, elle eut la nostalgie. C'est dans ses poèmes, encore plus que dans *Westering Heights* qu'il faut aller chercher le reflet de cette âme mystérieuse, héroïque et fière qui n'éprouva jamais le besoin de déverser les souffrances de son cœur dans un autre cœur.

Sa mort entraîna celle de sa sœur Anne. Anne n'avait pas de génie, pas même du talent. Anne était toute tendresse. L'admiration que Charlotte et Emily lui inspiraient suffisait à ses ambitions. Quand elle mourut, l'esprit de Charlotte vacilla, effrayé par la solitude, révolté par ces deuils successifs. Elle restait seule avec son vieux père aveugle dans cette demeure qui avait entendu les longues conversations affectueuses des trois sœurs. Plus que jamais la gloire dut lui paraître dérisoire. Elle ne cessait cependant de grandir avec *Shirley* et *Villette*. Charlotte en recevait des preuves multiples lorsqu'elle se rendait à Londres pour de brefs séjours. Elle fit la connaissance d'écrivains, en renom, de Thackeray notamment. Elle fut demandée en mariage plusieurs fois. Elle accepta la proposition du vicaire de Harworth, M. Nicholls. Pendant neuf mois, Charlotte fut heureuse avec son époux. Mais les Bronté n'étaient point faits pour les joies de la vie, ni même pour la vie. Elle mourut à l'âge de trente-neuf ans.

Robert de Traz a fait des Bronté un remarquable portrait psychologique et il a analysé avec beaucoup de pénétration, de force et de sensibilité chacune de leurs œuvres. Son étude fait également ressortir le caractère dramatique du génie, qui résulte de son incompatibilité avec la vie. Il semble que deux issues s'offrent à celui qui en est possédé : être heureux ou être immortel.

« De qui s'agit-il ? »

Mme HALIDE EDIP

Sous ce titre vient d'être réunie en volume la traduction française d'une série d'articles publiée en septembre dans un journal de Stamboul par l'illustre romancière turque, qui, comme on le sait, fut professeur aux Universités de Columbia et de Delhi.

Mme Halide Edip analyse en toute objectivité d'esprit les origines et le sens du conflit actuel. Son témoignage est d'autant plus intéressant à signaler que ni la culture, ni la lucidité, ni l'indépendance de jugement, ni la noblesse de sentiments de l'auteur ne sauraient être suspectées.

On ne peut résumer un pareil livre et, d'ailleurs, la conclusion en montre les pensées directrices. « Les peuples des démocraties font la guerre : 1o contre la violence et la contrainte ; tant que ces principes domineront, il n'y aura pas de possibilité de paix, ni même de vie normale, aussi bien à l'intérieur des nations qu'entre les nations ; 2o contre les forces qui créent la violence et la contrainte. De ces forces, la première émane des régimes totalitaires quels que soient leurs principes ; la seconde est la souveraineté de l'argent, c'est-à-dire la

mauvaise répartition dans le monde de la fortune et des richesses naturelles. Des relations internationales établies non sur la force et la contrainte, mais sur la coopération, sont plus indispensables à l'existence des petites nations qu'à celle des grandes. J'ai la conviction que c'est pour toutes les petites nations, qu'elles participent à la guerre ou non, une obligation dans un tel cataclysme, de s'opposer aux doctrines fondées sur la violence, la contrainte et la prédominance d'une race supérieure ».

TABLE DES MATIERES

POEMES. — ESSAIS. — ROMANS.

	Pages
CAVADIA (Marie)	<i>La Messagère</i> 270
DUMANI (Georges)	<i>Le dernier anniversaire</i> 33
GORSE (G.)	<i>Traduction de Prologue (Federico Garcia Lorca)</i> 311
»	<i>Croquis parisiens</i> 268
GUEVEL (Jean le)	<i>Trois nocturnes égyptiens</i> .. 445
HABIB (Yvette)	<i>Nocturne</i> 330
»	<i>Nécropole d'oiseaux</i> 435
KHEDRY (A.)	<i>Traduction de la Caverne des Songes de Tewfik el-Hakim</i> 20, 180, 241, 352
LAFORGE (Andrée)	<i>Nuit en montagne</i> 282
»	<i>Images anglaises</i> 456
LEPRETTE (Fernand)	<i>Depuis longtemps les pipes sont éteintes</i> 49
LOEWENSON (Hans)	<i>Les Vieux</i> 349
LORGA (Federico Garcia)	<i>Prologue (traduction G. Gorse)</i> 311
OUT EL KOULOUB	<i>Le Zar</i> 131
SEKALY (Josée)	<i>L'homme qui vient de loin</i> .. 142
TEWFIK EL-HAKIM	<i>La Caverne des Songes</i> 20, 180, 241, 352
ZANANIRI (Gaston)	<i>Statues</i> 138
ZULFICAR (Mohamed)	<i>Poèmes</i> 236

ART. — HISTOIRE. — LITTÉRATURE.

	Pages
DE BOUARD (Michel de)	<i>Aux sources des valeurs françaises de civilisation</i> 102
CATTAUI (Georges)	<i>Bergson et notre temps</i> 212
»	<i>Le bonheur de Giraudoux</i> 174
»	<i>Maurice de Guérin, précurseur de Rimbaud</i> 475
CAVADIA (Marie)	<i>La guerre et le désordre des mots</i> 1
FERNANDEZ (Ramon)	<i>Le démon allemand de la solitude</i> 395
DUMANI (Georges)	<i>Cette guerre</i> 207
»	<i>Fragments sur la guerre</i> 299
»	<i>Sur la comtesse de Noailles</i> 383
EPRON (Lucienne)	<i>L'art et le sentiment de la nature dans les tombeaux de l'ancien Empire</i> 448
FIKRI (Ahmed)	<i>L'Espagne et l'Occident au Xe et au XIe siècle</i> 125
GORSE (G.)	<i>Notes sur Rimbaud</i> 315
KADRIA HUSSEIN	<i>Ethogru, l'homme au cœur droit</i> 223, 333
MARIE (Lucien)	<i>Vers Rembrandt</i> 303
SIEGFRIED	<i>Ce qui est en cause</i> 295
»	<i>Contraste de deux continents</i> 400
TAHA HUSSEIN	<i>L'Egypte et la guerre</i> 99
WIET (Gaston)	<i>Les sept dormants</i> 5
»	<i>Le sultan Baïbars</i> 411
X. X. X.	<i>Les éphémérides de la guerre</i> .. 60, 202, 285, 373. 459

COMPTES RENDUS

	Pages
DRIOTON (Etienne)	<i>Sanctuaires (Edouard Herriot)</i> 88
DUMANI (Georges)	<i>Flaubert devant la vie et devant Dieu (Henri Guillemin)</i> 76
»	<i>Jacques Chardonne</i> 436
SEKALY (Josée)	<i>Confidences d'une fille de la nuit (François Bonjean)</i> .. 291
»	<i>La famille Bronte (Robert de Traz)</i> 479

	Pages
SEKALY (Josée)	<i>Les pas ont chanté (A. de Chateaubriant)</i> 94
X. X. X.	<i>Hitler m'a dit (Hermann Rauschning)</i> 388

**OUVRAGES AYANT FAIT L'OBJET
DE COMPTES RENDUS**

	Pages
BONJEAN (François)	<i>Confidences d'une fille de la nuit (Josée Sekaly)</i> 291
CHATEAUBRIANT (A. de)	<i>Les Pas ont chanté (Josée Sekaly)</i> 94
GUILLEMIN (Henri)	<i>Flaubert devant la vie et devant Dieu (Georges Dumaini)</i> 75
HERRIOT (Edouard)	<i>Sanctuaires (Etienne Drioton)</i> 88
TRAZ (Robert de)	<i>La famille Bronte</i> 479
RAUSCHNING (Hermann)	<i>Hitler m'a dit</i> 388

THE PHARAONIC MAIL LINE (S.A.E.)

SERVICE REGULIER BI-MENSUEL

ENTRE

ALEXANDRIE-MALTE-MARSEILLE

PAR LE S.S.

« MOHAMED ALI EL KEBIR »

ACCEPTANT PASSAGERS ET MARCHANDISES

**Autres Services Réguliers pour
CHYPRE -- SYRIE -- PALESTINE -- HEDJAZ -- SOUDAN**

*Pour tous détails concernant passages et frêt,
s'adresser aux bureaux de la Pharaonic Mail Line à :*

ALEXANDRIE : 2, Boulevard Zaghloul Tél. : 21423.
LE CAIRE : 61, Rue Ibrahim Pacha, Tél. : 46322.
SUEZ : Rue El Bosta El Khédivieh, Téléphone : 50.
PORT-SAID : The English Coaling Company Ltd. Tél. : 333.
ainsi qu'à tous les bureaux de THOS COOK & Son, AMERICAN
EXPRESS Co., Inc., et aux principales agences de voyages.

Compagnie Centrale d'Éclairage
par le Gaz et par l'Électricité

LEBON & C^{ie}

Le Caire — Alexandrie

*Force Motrice Electrique Tarifs
Réduits pour Industries*

Vente à tempérament et location de
chauffe-bains à gaz et d'appareils

Appareillage en tous genres

GAZ et ELECTRICITE

Cokes - calibrés - Brai (Pitch)
Goudron brut et deshydraté
Huiles minérales dérivées du
goudron - Naphtaline